

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

Abonnements (du 1^{er} au 15 de chaque mois)
France: Un an: 35 fr. 6 Mois: 18 fr. 3 Mois: 10 fr.
Étranger: Un an: 40 fr. 6 Mois: 20 fr. 3 Mois: 12 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

• Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. • (NAPOLEON).

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. Wagram 57-43, 57-45
Adresse télégraphique: EXCEL PARIS

Le courageux équipage du Wandle acclamé à son retour à Londres



EQUIPAGE DU "WANDLE" EN CANOT SUR LA TAMISE



CANONNIERS DU "WANDLE" PORTÉS EN TRIOMPHE



LE CAPITAINE MASTIN RÉPOND AUX ACCLAMATIONS DE LA FOULE

Le navire marchand Wandle réussit, il y a quelques jours, dans la mer du Nord, à échapper aux poursuites d'un sous-marin allemand, en lui opposant une habile résistance. Quand le navire est arrivé à quai, dans le port de Londres, le capitaine et l'équipage ont été acclamés par la population, et, au nom de la Compagnie à laquelle appartient le Wandle, un chèque a été remis aux braves marins britanniques.

Les délaissés

Les aveugles victimes de la guerre sont l'objet de la plus vive sollicitude, et l'émulation qu'ils excitent leur est trop profitable pour que l'on s'y trouve à redire. C'est à qui leur offrira un soutien, un bâton, une aide, un moyen d'existence... Une brave dame de Neuchâtel (Suisse), dont je recevais récemment la visite, me disait : « Que pourrais-je faire pour eux, à mon tour ? »

Je cherchai une minute.

— Marier ceux qui sont célibataires, proposai-je timidement.

— Mais oui, s'écria la dame bien intentionnée. Voilà une idée. Je vais la creuser.

Elle la creusera, n'en doutons pas, et pour quoi, après tout, oui, pourquoi cette entreprise aurait-elle moins de chances de succès que les autres ?

En attendant, les conseils ne manquent pas aux soldats aveugles. On leur prodigue les guides, les professeurs, les visites. On s'ingénie pour allonger la liste des emplois qu'ils pourraient remplir, des métiers qu'ils pourraient exercer. On se charge de leur apprentissage, de leurs distractions, de leur avenir. Ils seront brosseurs, masseurs, sténographes, dactylographes, matelassiers, cordonniers, vanniers, rempailleurs... maîtres d'armes ! Je ne plaisante pas. Le sujet est trop douloureux pour que je plaisante. On a parlé d'une école d'escrime pour aveugles ! Si quelqu'un n'est pas sérieux, dira-t-on après cela que c'est moi ?

Trop louables, encore une fois, sont la plupart de ces bonnes volontés, pour que l'on en modère, présentement, l'ardeur. Craignons plutôt qu'elles ne se maintiennent pas, après la guerre, au même degré de chaleur. Le feu sacré est le feu qui dure. Espérons qu'il ne sera pas nécessaire d'attiser celui-ci pour que nos grands blessés s'y chauffent encore, lorsque depuis longtemps on ne se battrait plus.

Quoi qu'il en soit, il y a toute une catégorie de déshérités que l'on peut considérer aussi comme des victimes de la guerre, bien qu'ils n'en aient reçu que le contre-coup. On paraît oublier d'autres aveugles qui n'avaient rien fait, eux non plus, pour le devenir, avant la conflagration européenne. Elle les a surpris, d'abord, et puis frappés une seconde fois.

Je songe, en disant cela, aux élèves de l'Institution nationale des Jeunes Aveugles. Ils étaient tranquilles ; ils commençaient ou terminaient leurs études ; ils acquerraient chaque jour, dans leurs ténèbres, des clartés de tout... et la guerre éclatant les a rejetés dans la nuit épaissie où ils se morfondent.

Vous savez que l'on a, dès 1914, transformé en hôpitaux auxiliaires beaucoup d'établissements scolaires, aussi bien à Paris qu'en province. Si une de nos grandes écoles devait échapper à cette réquisition, c'était bien l'Institution du boulevard des Invalides. La Croix-Rouge s'y installa, cependant, avec l'agrément du ministère de l'Intérieur. Les vingt-cinq aveugles qui n'étaient pas en vacances furent évacués. Trente blessés les remplacèrent... et, jusqu'à la fin de l'année, suffirent pour occuper autant d'infirmières — au moins. Les blessés n'arrivèrent plus nombreux qu'en 1915. On en compta alors 250, soignés à l'Institution.

Et les jeunes aveugles, pendant ce temps-là ? Les 230 élèves, filles (80) et garçons (150), que devinrent-ils ? Ma foi, ce que voulurent leurs parents, chez qui on les laissa.

A qui fera-t-on croire qu'on n'eût pu loger ailleurs les blessés militaires affectés à l'hôpital 252 ? Est-ce qu'on a licencié les sourds-muets ? Non. Pourquoi, alors, ce régime de disgrâce à leurs frères d'infortune ? Ils l'ont subi jusqu'au mois d'avril dernier ; ils le subissent encore, car 50 jeunes gens seulement sur 150 ont réintégré leur quartier sur les réclamations répétées des parents. Quant aux jeunes filles, dont le quartier est réservé à la chirurgie, 25 d'entre elles sur 80 ont été envoyées à Bordeaux, où elles étudieront, vaille que vaille, sous la direction de deux professeurs exilés comme elles. Les autres ? Eh bien ! Ils attendront la fin de la guerre. L'Institution admettait chaque année environ 40 élèves des deux sexes. Ceux-ci également marqueront le pas, dans leur famille, — quand ils en ont une !

Est-ce juste ? Voilà-t-il pas des victimes de la guerre auxquelles on eût pu épargner ce surcroît de peine ?

Aussi bien, l'aveugle sans uniforme et sans gloire a cessé, ailleurs qu'à l'Institution, d'être digne d'intérêt. Sa main-d'œuvre est sacrifiée à celle du soldat ; le bienfaiteur spécifique, en envoyant son obole, qu'elle est destinée au soldat. Toutes les facilités que trouvait l'aveugle civil, jeune ou vieux, sont détournées de lui...

Ce n'est sans doute qu'un état provisoire, car, la guerre terminée, les aveugles ne formeront plus qu'une grande famille.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

La colonie française de la Côte-d'Ivoire a fêté, le 1^{er} janvier 1916, la production et la « sortie » de sa première centaine de tonnes de cacao.

Cela ne dit pas, au premier abord, grand'chose au lecteur. Il faut donc qu'il sache qu'en 1908 la Côte-d'Ivoire n'exportait qu'une quantité à peu près nulle de ce produit qui, bénéficiant, comme venant d'une colonie française, d'une détaxe de la moitié des droits, se vend chez nous 230 francs les cent kilos ; que, d'après l'âge et la quantité des arbres plantés, l'exportation sera de 300 tonnes en 1916, de 600 tonnes en 1917, et de 3.000 tonnes en 1921 ; et qu'enfin M. Angoulvant, gouverneur de la colonie, à qui l'on doit ces beaux résultats, estime qu'au environs de 1930 la Côte-d'Ivoire pourra fournir 12.000 tonnes, c'est-à-dire plus du tiers de la quantité consommée en France.

Ceci est extrêmement important. Tout engage à penser, en effet, qu'après la guerre l'Europe vivra sous un régime de protectionnisme mitigé par des ententes économiques entre alliés, la France, l'Angleterre, la Russie, l'Italie et les autres Etats qui se joindront à leur groupe, d'une part, les puissances centrales — réduites à peu de chose comparativement si, comme on peut l'espérer, l'Autriche est dissociée de ses éléments slaves — de l'autre.

La France paiera alors moins cher les denrées provenant de ses colonies, et acceptées en détaxe, que l'Allemagne, qui n'aura plus de colonies, et devra par conséquent aller chercher ses denrées à l'étranger, en payant le prix fort.

Cette situation préoccupe visiblement celle-ci, et certains économistes disent déjà, en termes très pressants, que l'Allemagne devra garder des colonies pour se prémunir contre ce danger. Or tous les territoires d'outre-mer qu'elle possédait sont entre les mains des Alliés : ceci prouve la valeur du gage que cette conquête nous a donné. Il faut espérer que les diplomates ne l'oublieront pas.

Pierre Mille.

A l'heure où l'on réédifie nombre d'amputés de la main droite, une revue pédagogique émet, une fois de plus, ce vœu excellent : les enfants devront apprendre sur les bancs de l'école à se servir indifféremment de leurs deux mains !

Il paraît que ça devient sérieux ! On veut rendre pareilles droite et gauche !

Cette tendance ne se manifestait-elle pas déjà dans le public ? On sait qu'à la Chambre la gauche rivalise d'adresse et même de chic avec la droite. On sait de même que la rive gauche de la Seine copie de son mieux les élégances de la rive droite. Ce que beaucoup de gens ignorent encore, c'est que, dans certains ouvriers, les dames, fatiguées de coudre, mettent le dé à la main gauche et... et gâchent l'ouvrage, c'est entendu ! Mais elles recommenceront, et apprendront. Il est en somme inadmissible que les Parisiennes aient une main « gauche » ; ce qui peut étonner, c'est qu'elles l'aient supporté si longtemps !

On annonce de même que cet été, à la paume et au tennis, nos adolescents ne tiendront la raquette que de la main gauche, à la seule fin de recréer cette main à l'image de sa sœur...

Il n'y aura donc bientôt plus de différence entre dextre et sénestre. Oh ! union sacrée !

Toutefois, une réflexion de Lombroso nous revient et jette un petit froid sur notre satisfaction. Lombroso avait remarqué que la caractéristique des criminels est d'être « ambidextres »...

Diable !

On sait que depuis peu, au Palais de Justice, des matelots authentiques travaillent dans la papiersasse, marsouins mués en ronds-de-cuir ! On sait qu'ils sont installés dans la salle dite de l'Aquarium, qui pour une fois se rapproche un peu de sa destination première, et qu'ils compulsent les dossiers des 300.000 débiteurs des Boches...

Ils remuent les papiers à petits gestes rythmés, comme s'ils drissaient des voiles. Habités à braver la fureur des flots, ils luttent avec sérénité contre l'inondation non moins saumâtre des rapports. Ils ont le sourire !

Mais ils le perdront bientôt. Avant peu, ces malheureux marins, devenus bureaucrates, appelleront à leur secours saint Yves, patron des naufragés !

En attendant, les vieux gardes et les badauds les saluent avec admiration lorsqu'ils traversent, d'une allure héroïque, la salle des Pas-Perdus !

Des auxi qui ont le sourire !

Notre illustre Forain faisait dernièrement une tournée au front. Lorsqu'il arriva au poste de commandement d'un officier d'artillerie, les Allemands marmitaient avec désinvolture, un obus par-ci, un obus par-là.

— Mon commandant, interrogea Forain, vous qu'êtes au courant des habitudes de vos vis-à-vis, pourriez-vous me dire sur quoi diable ils tirent ? Leur action m'a l'air d'un décousu...

— Oh ! répondit avec calme l'artilleur sans doute blasé, on ne sait pas. A cette heure-ci, généralement, ils tirent comme ça... dans la Nature !

L'Animal World vient d'établir qu'en aucune guerre les pertes en animaux, sur les champs de bataille, n'ont été aussi considérables. 600 chevaux étaient tués chaque jour pendant la guerre de Sécession et l'armée américaine disposait de 200.000 de ces « plus nobles conquêtes de l'homme ». Pendant la guerre du Transvaal, l'Angleterre perdit 15.000 chevaux et mulets. Depuis le début de la guerre, on compte, sur tous les fronts, une perte totale de 5.000 chevaux et mulets par jour, soit jusqu'aujourd'hui plus de deux millions.

Et la cavalerie ne donne pas ! Qu'advient-il de la gent chevaline quand viendra le temps des grandes charges ? Des chevaux ! des munitions !...

Mais on ne fait pas un cheval aussi vite qu'un obus !...

L'impératrice Eugénie se tiendra parole. Elle déploiera un matin, à Farnborough le journal où seront mentionnées en lettres hautes les humiliations suprêmes de l'Allemagne, sa dernière imploration pour la paix. Bien que souffrante toujours, l'ex-souveraine prétend et réussit à narguer la sévérité des années. Elle vient de célébrer son quatre-vingt-dixième anniversaire, en une tout intime fête de famille à laquelle assistait le prince Victor-Napoléon. Et elle a renouvelé, ce jour-là, sa volonté de vivre assez pour revoir Strasbourg en France.

« Bewebeska ». Cri de ralliement des Hurons ou des Micmacs sur la piste de guerre ?... Horrible blasphème d'un juif polonais au moment d'être pendu ? Non !

Nom d'une nouvelle marque de chocolat ou de pneumatiques pour autos ? Non !

Tout simplement le titre d'une société allemande pour le développement des communications entre les capitales des empires centraux au moyen de ce fameux train des Balkans dans lequel, les feuilles suisses l'affirment, il n'y a pas de places pour les civils.

Bewebeska ?... Mais si, voyons... Suivez-nous. Berlin : Be ; Wien : We ; Budapest : Be ; Sofia : S ; Constantinople : Ka. Be-we-be-s-ka.

Vous y êtes ? Non, quel peuple intelligent que ces Allemands !

Un de nos amis, prisonnier en Allemagne, nous adresse une lettre dont nous extrayons la phrase suivante qui, à elle seule, vaut tout un poème :

« Notre camp est gardé par sept hommes du landsturm qui, à eux sept, ont 63 enfants, tandis que les sept hommes mariés, qui sont dans la même baraque que moi, n'en ont à eux tous que quatre. »

Et dire que les journaux allemands, avant la guerre, se plaignaient que la natalité était en décroissance à Berlin et dans certains centres intellectuels de l'Allemagne ! Que leur faut-il donc ?...

Il est des « invites commerciales » qui sont rédigées de façon à induire la jeunesse en erreur. C'est ainsi qu'en Angleterre on vend une certaine denrée comestible — des bonbons acidulés — sur la boîte desquels est mentionnée cette offre tentatrice : « Prenez, goûtez et dites s'il en est de meilleurs. »

Un pauvre boy de dix ans était traduit, l'autre jour, devant le tribunal de police pour s'être emparé chez l'épicier d'une de ces boîtes pleines de promesses. Interrogé par le juge sur le vol dont il était inculpé, il a répondu avec une candeur qui a désarmé la justice : « Je croyais sincèrement que le conseil de prendre n'imposait pas l'obligation de payer. »

Sage réponse qui lui a valu un acquittement.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Distinguons...

Vous rappelez-vous qu'on a jadis dansé le tango ? C'était une danse que les jeunes gens apprenaient vite, ayant de la souplesse, de la bonne humeur et l'habitude des sports. En revanche les barbons, qui souffraient d'ankylose et de maussaderie, témoignaient une fureur et une rancune inouïes contre cet exercice dont ils se voyaient exclus : et pareillement les matrones, qui avaient jadis tourné comme des toupies dans les bals, exécutaient ce divertissement, plus ingénieux que les valses d'autan.

Vint la guerre, et ce fut fait du tango : on le conçoit. Ce n'était plus, hélas ! l'heure de danser, mais bien de songer au pays et de se faire tuer pour la jolie France, source de toute grâce et de toute beauté. Seuls quelques neutres et quelques embusqués prétendirent ça et là continuer à tanguer. Ce fut un beau scandale, et justifié ! Il va sans dire que la police ferma ces bollos à tango, qui ne durèrent point au delà de l'hiver 1914-15. J'entends encore ma cousine Charlotte me dire avec indignation, vers l'Épiphanie de l'an 1915 :

— Je viens de chez cette gueuse de Mme X... Mon cher, je suis outrée ! Cette femme-là doit être Boche, ou avoir des parents boches... Figurez-vous que j'y arrive un peu à l'improviste, vers dix heures, et qu'est-ce que j'entends. Dès l'antichambre ?... Une musique de tango, oui, positivement, de tango ; et dans le salon, des couples dansaient, sans plus se gêner !

— C'était un thé dansant, en pleine guerre ?
— Oh ! non, pas absolument un thé dansant. On n'avait pas lancé d'invitations, que je sache. Cette inconvenance s'était, je pense, improvisée. Néanmoins, voilà des gens qui souffraient un bal, mon cher, en ce temps-ci ! Des Boches, vous dis-je... Et quel genre ?... Je ne mettrai plus les pieds chez cette Mme X...

Parbleu, ma cousine avait bien raison, et je l'ai rejointe. Moi-même je n'ai plus salué la gueuse de Mme X..., — gueuse ou Boche, et d'ailleurs c'est tout un.

Cependant, quelle ne fut point ma surprise, cette semaine, d'ouvrir aussi de la musique en entrant chez ma cousine Charlotte, ainsi qu'un bruit de danse venant du grand salon, dont la porte se trouvait ouverte !... N'en pouvant croire mes oreilles, je me glisse tout doucement, et que n'aperçois-je pas, à mon tour ?... Charlotte, Charlotte en personne, dansait, et sur le rythme le plus vif, le plus endiablé même. Un cavalier la tenait par les mains et exécutait en face d'elle, en même temps qu'elle, un pas ravissant et léger.

Ce n'est pas tout. A peine ce merveilleux pas de deux prenait-il fin, qu'un autre cavalier se mit à tanguer seul, sur un air extrêmement rapide... Et des invités, en outre, assistaient à ces ébats, prenant leur thé paisiblement, sans marquer la moindre émotion ni réprobation.

— Comment, Charlotte, m'écriai-je suffoqué, voilà que vous vous êtes remise à danser ? Vous redonnez maintenant des thés-tango ?...

Mais ma cousine me répondit vertement :
— Alors, vous ne vous apercevez même pas que nous dansons ici la czarda russe et la gigue anglaise ? Deux danses venues des chers pays de nos alliés, deux danses nationales, patriotiques, presque deux danses sacrées ?... La czarda ! La gigue !... Confondre cela avec cet ignoble tango de jadis !...

Plein de honte, je m'excusai comme je pus. Et même, s'il faut tout avouer, j'ai rendez-vous tout à l'heure avec un professeur, russe naturellement, qui va m'apprendre la czarda. La gigue sera pour le mois prochain.

Marcel Boulenger.

Qu'est-ce que les Allemands préparent en Belgique ?

D'importants mouvements de troupes sont signalés en Belgique et les garnisons des villes de l'intérieur du pays, même d'Anvers, sont en ce moment réduites au strict minimum.

Il est toutefois impossible de dire vers quel point du front des soldats sont envoyés, car, de Bruxelles où presque toutes les troupes passent et se concentrent, on les dirige autant vers l'Yser que vers le nord de la France.

Dans les villes situées à proximité du front, la vie devient de plus en plus difficile et les habitants doivent être munis d'un permis, délivré contre argent, pour circuler dans un périmètre très restreint. Il en résulte un nouvel arrêt du peu de commerce qui subsistait encore, et, par le fait, le ravitaillement des agglomérations de quelque importance devient extrêmement difficile.

La bataille de Verdun

Une nouvelle attaque allemande repoussée

Après vingt-quatre heures de répit, l'ennemi est revenu à l'attaque dans la région de la cote 287 et a éprouvé un échec complet.

Non seulement les attaques de l'infanterie ennemie s'espacent de plus en plus depuis trois jours, mais le bombardement a beaucoup diminué d'intensité sur les deux rives de la Meuse.

Cet affaiblissement progressif est inévitable quand la grosse artillerie est en jeu. Les munitions sont fort encombrantes et on ne peut les accumuler dans le voisinage des pièces en quantités trop considérables, parce que l'amas en serait facilement repéré par les observateurs des avions ennemis. Elles sont également très lourdes. Quand le premier approvisionnement est épuisé, il faut de nombreux trains pour le reconstituer, chaque wagon ne portant que quelques dizaines de ces obus qui pèsent plusieurs centaines de kilogrammes.

Il faut compter aussi avec l'usure des pièces, qu'un tir intensif rend très rapide, ainsi qu'avec les destructions qui sont inévitables, quand l'adversaire possède une artillerie à peu près égale, comme c'est le cas devant Verdun.

Un autre inconvénient de la grosse artillerie, c'est que fonctionnant d'habitude près du maximum de sa portée, pour n'être pas trop exposée elle-même au feu de l'ennemi, elle ne peut régler son tir avec autant de précision que l'artillerie légère. Le moment de l'assaut venu, elle est donc incapable de l'allonger dans la juste mesure qu'il faut pour barrer la route aux renforts de l'autre parti et s'a plus qu'à se taire. C'est à l'artillerie de campagne de la suppléer pour ces tirs de barrage. Par bonheur, celle des Allemands est et reste de beaucoup inférieure à la nôtre.

De là vient que si fréquemment, après avoir nivelé nos tranchées, les Allemands ne parviennent pas à occuper le terrain : dès que leur bombardement s'arrête, nos canons de petit et de moyen calibre interviennent, et les vagues d'assaut fondent dans un ouragan de feu.

Il ne résulte pas de là que l'artillerie lourde soit inutile, bien au contraire. Elle est indispensable pour démolir les retranchements et ne peut être contrebalancée efficacement que par une artillerie au moins égale en puissance et en nombre. Mais elle ne suffit pas, et c'est à tort que l'état-major allemand se vante de remplacer les hommes par des canons. Quand les hommes restent en route, les positions ne sont pas conquises ; la défense les garde en sa possession, ou, si elle les a évacuées, s'y réinstalle à la première accalmie. L'énorme effort de l'artillerie se trouve inutile, et tout est à recommencer.

Comme à chacune de ces tentatives, ce ne sont pas seulement les munitions, mais les soldats que l'ennemi sacrifie sans compter, nous ne pouvons souhaiter que de le voir recommencer encore, jusqu'à complet épuisement.

Jean Villars

L'INCROYABLE SOURIRE



Le kronprinz, qui a envoyé à la boucherie, devant Verdun, les masses que l'on sait, n'est point troublé le moins du monde par tant de sang inutilement versé. Il conserve le sourire, si ce portrait, dessiné récemment à son quartier général, par un Herr Professor, pour le compte de l'Illustrirte Zeitung est exact. Quelle petite âme révèle cette attitude ! Et les Allemands — serviles — s'inclinent...

Ayuntamiento de Madrid

LA TENSION GERMANO-AMÉRICAINE

L'Allemagne embarrassée

Répondre ou se taire ?

Reculer... ou rompre ?

La note du président Wilson a reçu le meilleur accueil aux États-Unis. La presse américaine dans son ensemble en approuve hautement les termes. Elle ne manque pas, du reste, de faire observer que cette note contient l'ultime avertissement adressé à l'Allemagne.

« Ce n'est pas sans ironie », dit l'édition européenne du *New-York Herald*, « que le président déclare qu'il ne peut pas croire que l'Allemagne entende soumettre sa politique sous-marine à des conditions, bien que certains passages »



Comment la Tribune de Chicago voit les rapports germano-américains

de la note du 4 mai du gouvernement impérial paraissent susceptibles de cette interprétation.

Le *New-York World* écrit : « La note du président Wilson est un modèle de document officiel, non seulement dans sa substance, mais encore dans ses termes et dans sa modération. »

Le *Herald*, de New-York, commentant la réponse présidentielle, écrit : « Peut-être quelques « Herr Professor » entretiennent-ils l'espoir que M. Wilson tracassera l'Angleterre à propos de blocus, mais le kaiser sait bien que l'argument n'est pas sérieux. La réponse est simple et pointue, et sa signification est claire et sans équivoque. »

Le *New-York Times* écrit :

« La note est terriblement impérative. Le peuple soutient M. Wilson. Il ne peut y avoir, il n'y aura désormais plus personne aux États-Unis pour proposer un autre échec. »

La réponse, cependant, est contestée par le parti avancé, qui préférerait que l'on rompt sur la réponse de l'Allemagne du 4 mai.

Les commentaires de la *Tribune* de New-York se bornent à ces quelques mots ironiques : « M. Wilson a envoyé une autre note à l'Allemagne. »

La conclusion générale des autres journaux est que, étant donné le ton conditionnel de la réponse de l'Allemagne du 4 mai et la décision du président Wilson de refuser satisfaction à l'Allemagne, il semble que la rupture doit être considérée comme différée.

QUE FERA L'ALLEMAGNE ?

Enverra-t-elle une nouvelle note ?

BERNE, 10 mai. — Les *Dernières Nouvelles* de Leipzig écrivent, à propos de la réponse américaine à l'Allemagne :

« Il est très probable qu'une nouvelle démarche s'ensuivra du côté allemand ; l'Allemagne peut se réserver le droit de changer d'avis en face d'une situation nouvelle. Pourra-t-elle, suivant le développement de la guerre, revenir à sa première attitude ? Elle a ainsi l'avantage de pouvoir exercer une pression menaçante sur l'Angleterre. Les neutres pousseront un soupir de satisfaction en voyant la guerre germano-américaine évitée. Peut-être même que les pays de l'Entente se réjouiront aussi, la participation des États-Unis à la guerre ayant peut-être moins de valeur pour eux que l'actuelle neutralité de l'Amérique. »

Quant à la protestation américaine contre le blocus anglais, elle passe complètement à l'arrière-plan.

En attendant, elle discute, mais semble prête à céder

AMSTERDAM, 10 mai. — Dans les milieux officiels d'Allemagne, on considère que la nouvelle note américaine n'exclut, en aucune façon, la possibilité d'une démarche du président Wilson auprès du cabinet anglais pour traiter la question du blocus.

On fait observer avec un certain dépit, qu'un résultat est acquis : le président ne subordonnera pas l'action diplomatique des Etats-Unis à des conditions imposées par l'Allemagne. Il se refuse à traiter autrement qu'en juriste le point de droit international soulevé par la thèse allemande concernant la guerre sous-marine.

Mais les conditions d'exercice du blocus soulèvent aussi des points de droit : rien, dans la note Wilson, n'autorise à supposer que celui-ci ait renoncé à les évoquer et à les traiter, à part, avec le gouvernement de Londres.

Ce point de vue est volontiers mis en lumière en Allemagne, et, en Amérique, dans les milieux germanophiles.

Il est, de façon un peu obscure mais cependant compréhensible, indiqué dans le télégramme suivant que von Wiegand, correspondant à Berlin du New-York World, adresse à son journal :

« On semble, dans la presse américaine, considérer les concessions faites par l'Allemagne comme conditionnelles et dépendant du succès qu'obtiendra la démarche américaine auprès de l'Angleterre. Cette interprétation est erronée : il n'est pas question de condition imposée. Mais on espère ici que l'Amérique fera cette démarche. Si elle refuse, on se trouvera alors devant une situation nouvelle. » (Radio.)

Les socialistes allemands espèrent que la paix viendra de l'Amérique

LAUSANNE, 10 mai. — La Münchenerpost écrit qu'au cours de sa session, le Reichstag va être appelé à se prononcer sur la politique extérieure et intérieure du gouvernement allemand.

On croit généralement qu'au point de vue extérieur aucune critique ne sera soulevée au sujet de la politique gouvernementale. Les partis de droite observeront une réserve dictée par les circonstances ; quant aux partis de gauche ils sont satisfaits de l'attitude prise par le gouvernement dans la question américaine. La nouvelle fraction social-démocrate est même enchantée, car elle voit dans la note adressée aux Etats-Unis une invitation au président Wilson de servir d'intermédiaire pour des négociations de paix.

La brutalité démente des Allemands

NEW-YORK, 10 mai. — Le New-York Globe fait remarquer qu'en avril dernier, lorsque la guerre sous-marine était à son apogée, le commerce anglais avec l'étranger accusait une augmentation de 33.000.000 de dollars ; ces chiffres prouvent que, même pendant leurs actes de démente, les sous-marins allemands ne sont pas des ennemis bien terribles.

Le Globe conclut que l'Allemagne a gagné par sa guerre sous-marine les critiques les plus vives de toutes les nations neutres et un renom de brutalité démente dont elle souffrira à l'avenir, tandis qu'elle n'a pas gêné le moins du monde le ravitaillement de l'Angleterre ni réduit de façon appréciable le nombre des navires chargés de l'assurer. (Information.)

LE CAS DU "CYMRIC"

NEW-YORK, 10 mai. — On mande de Washington que l'ambassadeur américain à Londres a reçu l'ordre de demander à l'Amirauté britannique si le Cymric était un croiseur auxiliaire ou un navire de commerce et d'envoyer un rapport sur les circonstances du torpillage.

La Suisse réclame en vain des indemnités pour les victimes du "Sussex"

BERNE, 10 mai. — Le gouvernement fédéral a essayé, sans succès jusqu'à présent, d'obtenir de l'Allemagne des indemnités pour les victimes suisses du Sussex.

L'équipage de la goélette Maud arrive à Saint-Malo

RENNES, 10 mai. — L'équipage de la goélette Maud, de Jersey, est arrivé à Saint-Malo : il est composé de six hommes. Le navire jaugeant 99 tonnes a été coulé par un sous-marin allemand qui a tiré six coups de canon, dont un avant le débarquement de l'équipage. La goélette a coulé en quelques minutes. Tout l'équipage a été recueilli.

ÉLIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 10 Mai (647^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Entre l'Oise et l'Aisne, un coup de main sur une de nos tranchées au sud-est de Moulin-sous-Touvent a complètement échoué.

Dans la région de Verdun, le bombardement a été sensiblement ralenti à l'ouest de la Meuse. Canonade intermittente à l'est de la Meuse et en Woëvre.

On ne signale au cours de la nuit que des escarmouches à coups de grenades dans le bois d'Avocourt et dans la région sud du fort de Douaumont.

En Haute-Alsace, une reconnaissance ennemie qui tentait d'enlever un de nos petits postes près de Hirtzbach, sud d'Altkirch, a été repoussée avec des pertes.

VINGT-TROIS HEURES. — Sur la rive gauche de la Meuse, à la suite d'un violent bombardement, les Allemands ont lancé une forte attaque sur nos positions aux abords de la cote 287. Cette attaque a été complètement repoussée. Quelques prisonniers sont restés entre nos mains. Une petite action offensive menée par nos troupes sur les pentes Ouest du Mort-Homme nous a permis d'occuper quelques éléments d'une tranchée allemande. Nous avons fait soixante-deux prisonniers et pris deux mitrailleuses.

Journée relativement calme sur le reste du front.

Communiqué britannique

LONDRES, 9 mai. — Le 9 mai, à 11 heures du soir, sur le front Neuville-Saint-Vaast et Souchez et aussi au nord-est d'Armentières et à l'est d'Ypres, il y a eu des opérations de mines qui n'ont pas modifié la situation.

On ne signale aucun autre incident. Il y a eu aujourd'hui très peu d'activité d'artillerie et cela a été absolument insignifiant.

Les côtes anglaises sont bien défendues

LONDRES, 10 mai. — M. Balfour a écrit aux maires de Yarmouth et de Lowestoft une importante lettre relative aux incursions allemandes sur les côtes est et sud-est de l'Angleterre.

Le premier lord de l'Amirauté dit qu'au point de vue militaire et naval, le résultat des bombardements des villes ouvertes par les Allemands a été singulièrement nul.

Toutefois, ils seront bien avisés de ne pas renouveler pareille tentative.

Au début de la guerre, par suite de considérations stratégiques, nos escadrilles de bataille se tenaient dans des parages plus septentrionaux et étaient concentrées plus efficacement pour contrecarrer toute opération prolongée, telle que celle qui a été nécessitée par la tentative d'invasion, mais non pour parer à de rapides coups de main exécutés à la faveur des ténèbres.

A mesure que la guerre avance, notre situation navale s'améliore. Nos sous-marins et monitors n'appartenant pas à la grande flotte sont à présent disponibles et en nombre croissant pour la défense des côtes et, ce qui est même plus important, augmentent la puissance de cette grande flotte et nous permettent d'envoyer au sud des forces considérables sans diminuer le moins du monde notre prépondérance navale sur d'autres points.

Il ne serait pas opportun, conclut M. Balfour, d'entrer dans de plus amples détails : mais je pense avoir suffisamment expliqué pourquoi je crois qu'une autre incursion sur la côte de Norfolk sera désormais énormément plus périlleuse pour l'agresseur que par le passé, et plus improbable si l'ennemi est avisé.

Un zeppelin détruit à Johannisthal

STOCKHOLM, 10 mai. — Un ingénieur suédois ayant fait à l'école d'aviation de Johannisthal un séjour de quatre mois, déclare qu'un zeppelin y a été complètement détruit et que son équipage entier a été tué. Un ordre de l'autorité supérieure a enjoint à la presse de faire le silence sur cet accident.

Communiqué belge

Duel d'artillerie dans la région de Ramskapelle, dans celles de Dixmude et de Steenstraete.

Les rebelles irlandais comptaient sur le concours de l'Allemagne

LONDRES, 10 mai. — D'après une seconde lettre de Dublin au Times, les rebelles crurent longtemps à un secours effectif de l'Allemagne. Un docteur, qui fut fait prisonnier par eux et détenu à l'hôpital Richmond à Dublin, rapporte que les Sinn Féiners croyaient que 50.000 Allemands avaient débarqué dans le comté de Kerry, au sud-ouest de l'Irlande, que la France avait signé la paix et que les puissances avaient accepté que la nouvelle République irlandaise fût représentée à la conférence de paix.

M. Lewis Harcourt décline la succession de M. Birrell

LONDRES, 10 mai. — M. Lewis Harcourt ayant refusé, pour raisons de santé, d'accepter la succession de M. Birrell, on met en avant pour le poste de secrétaire pour l'Irlande les noms de M. H. J. Tennant, sous-secrétaire d'Etat à la Guerre; de M. John Gulland, whip du parti libéral, et du général Seely, ancien ministre de la Guerre.

La contribution irlandaise à la défense nationale

LONDRES, 10 mai. — Commentant le rejet du service militaire pour l'Irlande, le Daily Mail propose de ressusciter le Royal Irish, qui rendit de grands services dans l'armée française.

« Les Sinn Féiners emprisonnés, qui désirent servir les Alliés, auraient la, dit-il, l'occasion d'effectuer la tâche de leur passé. »

L'OUVERTURE DES CORTÈS ESPAGNOLES

Le roi définit l'attitude de l'Espagne à l'égard des nations belligérantes

MADRID, 10 mai. — Hier après-midi, à 3 heures, au palais du Congrès, a eu lieu, avec le cérémonial habituel, l'ouverture de la session des Cortès.

Le roi, la reine, les infants et tous les membres du gouvernement assistaient à la séance.

Deux tribunes avaient été réservées pour chaque groupe des représentants des puissances belligérantes.

Dans son discours le roi s'est exprimé en ces termes sur la guerre :

« Les événements actuels sont pour le monde entier très graves et très difficiles.

« Toute l'humanité suit avec la plus grande attention le développement de cette guerre, la plus importante de l'histoire.

« Il faut admirer l'amour de la patrie et les excellentes vertus que possède chaque peuple engagé dans la lutte.

« L'Espagne a gardé les mêmes relations d'amitié avec chacune des nations belligérantes et elle est disposée à conserver cette attitude. Toutes les nations sauront apprécier cette neutralité, qui est la fidèle expression de la volonté unanime du pays.

« En notre qualité de roi, nous suivons avec grand intérêt le développement et les conséquences de la lutte actuelle et nous désirons que la providence nous présente le plus tôt possible l'occasion d'apporter notre collaboration à la conclusion de la paix. »

MADRID, 10 mai. — Dans un discours qu'il a prononcé hier soir à la réunion des majorités, le comte de Romanones a dit :

« Le travail des Chambres sera, notamment, de préciser l'attitude définitive de l'Espagne vis-à-vis des autres nations européennes.

« Des résultats de cette question dépend assurément l'avenir de l'Espagne. »

Une escadre italienne bombarde Durazzo

ROME, 10 mai. — On annonce, sans donner encore des détails, qu'une escadre italienne, composée de grosses unités, a opéré un bombardement de Durazzo qui a produit des dégâts considérables, surtout dans les quartiers et dans les campements où sont concentrées les forces ennemies.

Le bombardement d'Eupatoria

PÉTROGRAD, 9 mai. — On mande d'Eupatoria :

« Le Breslau apparut le 7 mai, à 4 heures du matin, battant pavillon russe; il stoppa en dehors de la rade à cinq verstes de la côte et ouvrit le feu subitement sur les vapeurs et voiliers mouillés dans la rade. Il lança quelques obus sur la ville et partit au bout de quarante minutes en faisant feu sur les voiliers qui approchaient d'Eupatoria.

Une personne a été tuée et deux blessées dans la ville, trois ont été tuées et neuf blessées sur les navires.

DERNIÈRE HEURE

Un sous-marin français coule un transport ennemi

ROME, 10 mai. — Hier, dans la Basse Adriatique, un sous-marin français a torpillé et coulé un transport ennemi chargé de matériel de guerre.

La "Kirby" a sombré avec vingt hommes d'équipage

NEW-YORK, 10 mai. — Le Lloyd de Chicago annonce que le steamer américain Kirby, se dirigeant vers Ashtand (Pennsylvanie) avec une cargaison de minerai, a sombré.

Vingt membres de l'équipage ont péri.

APRÈS LES ÉMEUTES D'IRLANDE

Le procès du traître Casement commencera lundi

M. Asquith a annoncé que le procès de sir Roger Casement commencerait lundi. Il a déclaré, d'autre part, qu'il n'y aura plus d'exécutions en Irlande jusqu'au débat qui aura lieu à la Chambre des Communes sur les troubles d'Irlande.

Espions allemands démasqués à Londres

LONDRES, 10 mai. — M. Herbert Samuel, ministre de l'Intérieur, a déclaré au cours d'un discours qu'il a prononcé au National Liberal Club qu'on avait découvert, il y a quelques semaines, à Londres, au cœur même de la ville, un café tenu par un Allemand naturalisé et que fréquentaient un grand nombre d'autres Allemands naturalisés. Les conversations dans ce café étaient visiblement anglophobes et il aurait pu devenir un dangereux centre d'agitation.

M. Samuel ajouta que la loi sur la défense du Royaume lui permit de faire promptement interner toutes les personnes compromises dans cette affaire.

Trois officiers supérieurs fusillés en Allemagne

MILAN, 10 mai. — On télégraphie de Zurich au Secolo que l'état-major allemand s'efforcera de ne pas laisser filtrer à l'étranger la nouvelle que trois officiers supérieurs ont été fusillés dimanche à Leipzig, pour n'avoir pas su imposer à leurs soldats l'exécution d'un ordre d'assaut. Ceux-ci refusèrent de sortir de la tranchée, ce qui permit aux Français de s'en emparer. (Information.)

Les entreprises de travaux publics sont suspendues à Berlin

BERNE, 10 mai. — Le *Worwaerts* du 9 mai annonce que la municipalité de Berlin a décidé de déléguer ou de suspendre l'exécution des travaux importants qui étaient depuis longtemps prévus au budget, tels que construction d'usines à gaz, châteaux d'eau, halles, écoles, tunnels, etc., et qui représentaient une dépense globale de 22 millions de marks. La municipalité déclare que la main-d'œuvre est devenue trop rare et les matériaux trop chers. Elle compte en outre pouvoir, par l'exécution de ces travaux, remédier après la guerre aux crises qui pourraient se produire sur le marché du travail.

Nouvelle agression mexicaine à la frontière des États-Unis

NEW-YORK, 10 mai. — Une bande mexicaine vient de commettre une nouvelle agression sur une localité frontalière des États-Unis. Le gouvernement constitutionnaliste mexicain, pour éviter les complications, publie une version d'après laquelle l'organisation de cette bande aurait lieu en territoire américain.

D'autre part on déclare que, bien que le général Carranza ait sanctionné la convention réglant l'occupation provisoire du territoire mexicain par les troupes américaines, le général Obregon a refusé de signer cette convention avec les Américains si elle ne contenait pas de date précise pour le retrait des troupes américaines.

LA NOUVELLE NOTE ALLEMANDE

L'Allemagne offrira réparation pour le torpillage du "Sussex"

WASHINGTON, 10 mai. — M. Gerard, ambassadeur des États-Unis à Berlin, a informé M. Robert Lansing qu'une nouvelle note allemande qui sera incessamment mise au point lui sera transmise.

La note allemande annoncera que le commandant du sous-marin qui torpilla le *Sussex* a été puni, et qu'une légitime réparation sera offerte.

L'enquête sur le torpillage du "Berkelstroom"

LA HAYE, 10 mai. — L'enquête instituée par le département de la Marine au sujet de la destruction du navire néerlandais *Berkelstroom*, de la *Hollandsche Bloembloot Maatschappij*, dans la mer du Nord, a démontré que le bateau fut averti, à environ 4 milles marins, par l'un des sous-marins au moyen de trois détonations brèves. Après que le navire se fut arrêté, sur un signal du sous-marin, une chaloupe fut mise à la mer afin d'aller montrer les papiers du bord.

Après leur examen, le sous-marin résolut de couler le *Berkelstroom* et il donna le signal « quittez le bateau aussi vite que possible. » Là-dessus les autres chaloupes ont été mises à la mer, et tout l'équipage ainsi que le capitaine y avaient pris place quittèrent le navire.

Le capitaine s'est dirigé vers l'un des sous-marins et il a encore essayé de persuader le commandant allemand d'épargner le navire, parce que la plus grande partie de la cargaison consistait en marchandises libres.

Par suite de la circonstance qu'une des chaloupes faisait eau et du fait que la mer devenait houleuse, le capitaine a encore essayé en vue de la sécurité de son équipage, de faire appel au commandant allemand pour qu'il épargnât le bateau.

Le commandant allemand a alors offert de remorquer les chaloupes jusqu'au bateau-phare du *Noord-Hinder*; mais, après qu'on eût ainsi navigué pendant un quart d'heure, un avion ennemi s'approcha qui attaqua le sous-marin qui remorquait les chaloupes. Ce sous-marin plongea. Le câble de remorque fut détaché précipitamment, mais il resta accroché dans les agrès du sous-marin. En coupant les câbles de remorque dans les chaloupes, on put éviter qu'elles fussent entraînées sous l'eau.

Communiqué italien

ROME, 10 mai. — Activité habituelle de l'artillerie.

Sur le Carso, nous avons fait éclater de nouvelles mines qui ont causé des dommages dans les lignes ennemies.

On ne signale rien de particulier sur le reste du front.

NOUVELLES ET DÉPÊCHES

LONDRES. — Hier, un grand dîner officiel a été offert, à Lancaster House, à la délégation du Conseil de l'Empire russe et aux membres de la Douma, sous la présidence de M. Asquith.

LONDRES. — Le Lloyd apprend de Chicago que le vapeur américain Kirby a coulé dans la rade d'Éagle. Il y a vingt morts et deux blessés.

PÉTROGRAD. — M. Patchich a été invité, lundi soir, à un grand banquet donné en son honneur par les organisations slaves et les cercles militaires.

COPENHAGUE. — Le ministre de l'Instruction publique danois a présenté aux Chambres un projet de loi sur l'avance de l'heure, qui entrera en vigueur le 15 mai. Les gouvernements de Norvège et de Suède ont pris des décisions analogues.

ATHÈNES. — La Chambre reprendra ses travaux lundi.

GENÈVE. — On mande de Colmar aux *Basler Nachrichten* que le député au Landtag, M. Immer, accusé de trahison, a été acquitté.

GENÈVE. — Le journal *La Suisse* apprend que le prince Max de Bade est arrivé à Lucerne où il fera un séjour de quelque durée.

BERNE. — D'après le *Berliner Tageblatt* du 10 mai, le gouvernement suisse a donné son agrément à la nomination de M. Miura, qui fut attaché d'ambassade à Paris, comme ministre du Japon à la légation nouvellement créée par le Japon à Berne.

SHANGHAI. — Les chefs des provinces insurgées du Sud ont désigné Canton comme capitale provisoire et ont proclamé un gouvernement militaire ayant pour chef le gouverneur du Yunnan.

UNE ZONE NEUTRE entre la Grèce et l'Italie

ATHÈNES, 10 mai. — La *Nea Himeria* dit que, après son entrevue avec le roi, le ministre d'Italie a témoigné sa vive satisfaction des mesures qui seraient prises pour éviter, à l'avenir, tout incident entre la Grèce et l'Italie à la frontière de l'Épire du Nord.

L'idée d'établir une zone neutre paraît l'emporter sur l'idée de tracer une ligne frontière.

L'emprunt grec

ATHÈNES, 10 mai. — L'*Athenai* écrit que le gouvernement de la Grèce espère que l'emprunt dépassera cent millions, ce qui, avec le produit de la taxation imminente des bénéfices de la marine marchande et des autres impôts, permettra de faire face aux besoins urgents.

Le projet d'emprunt intérieur a été discuté hier par le Conseil des ministres et sera soumis le 15 mai à la Chambre.

Un régiment allemand à la frontière grecque

LONDRES, 10 mai. — On mande de Salonique au *Morning Post*, à la date de lundi, que, suivant un télégramme de Serès, le 88^e régiment prussien se trouve sur la frontière grecque, dans le secteur de Petrich.

Sur le front Doiran-Guevgueli

ATHÈNES, 10 mai. — Il y a eu une vive fusillade dans la journée sur trois points du secteur Doiran-Guevgueli.

Au cours du bombardement de Mayada par les Allemands, une femme grecque a été tuée. Les Allemands, qui ont occupé le village, ont dû l'évacuer à la suite d'une contre-attaque des Français.

Les Allemands placent sur le front de nombreux 420.

Un avion allemand a lancé dans la journée des bombes sur le campement de Lemb.

Le général Sarrail a félicité le colonel Bolassevitch pour le dévouement dont les Serbes ont fait preuve dans la capture du zeppelin au cours de laquelle un soldat serbe a été noyé.

LES ATROCITÉS BULGARES

ATHÈNES, 10 mai. — La *Nea Hellas* donne des détails navrants sur les atrocités bulgares dans les villages de la frontière serbo-albanaise.

Aux environs de Pogradetz, les Bulgares ont massacré la population mâle de trois villages.

Cent personnes ont été également massacrées dans d'autres villages près d'Ochrida et de Struga.

Le *Kabri* annonce que l'Allemagne a interdit l'entrée de son territoire aux étrangers, même aux Autrichiens; il cite le cas de cinq Grecs domiciliés en Roumanie et voyageant pour affaires, qui furent obligés de partir dans les vingt-quatre heures.

Hier, 45 Bulgares déserteurs sont arrivés au Pirée; ils seront internés à Pyrgos.

Parmi les nouveaux impôts projetés, figure un impôt de 10 centimes par kilogramme de tabac exporté.

Le nouvel accord turco-allemand

AMSTERDAM, 10 mai. — Hakky pacha, ambassadeur de Turquie à Berlin, a fait les déclarations suivantes dans une interview donnée au correspondant de la *Gazette de Munich*:

« Le nouvel accord turco-allemand n'est pas un nouveau traité, c'est la confirmation de l'abolition des capitulations; des droits égaux y sont reconnus pour la première fois à la Turquie; cette première mesure aura de grandes conséquences. »

Le comte Tisza gouverneur civil de la Serbie

AMSTERDAM, 10 mai. — Un télégramme de Budapest annonce que le comte Tisza partirait bientôt pour la Serbie, où il prendra la direction de l'administration des régions occupées.

Le comte Tisza remplira les fonctions de gouverneur civil.

Le prince de Galles a quitté le front italien

ROME, 10 mai. — Après avoir parcouru le Bas-Isonzo et visité la basilique et le musée d'Aquileja, dont il a admiré les antiquités historiques romaines, sous la conduite du roi, le prince de Galles a quitté la zone de guerre par train spécial, hier, à 1 h. 30 de l'après-midi.

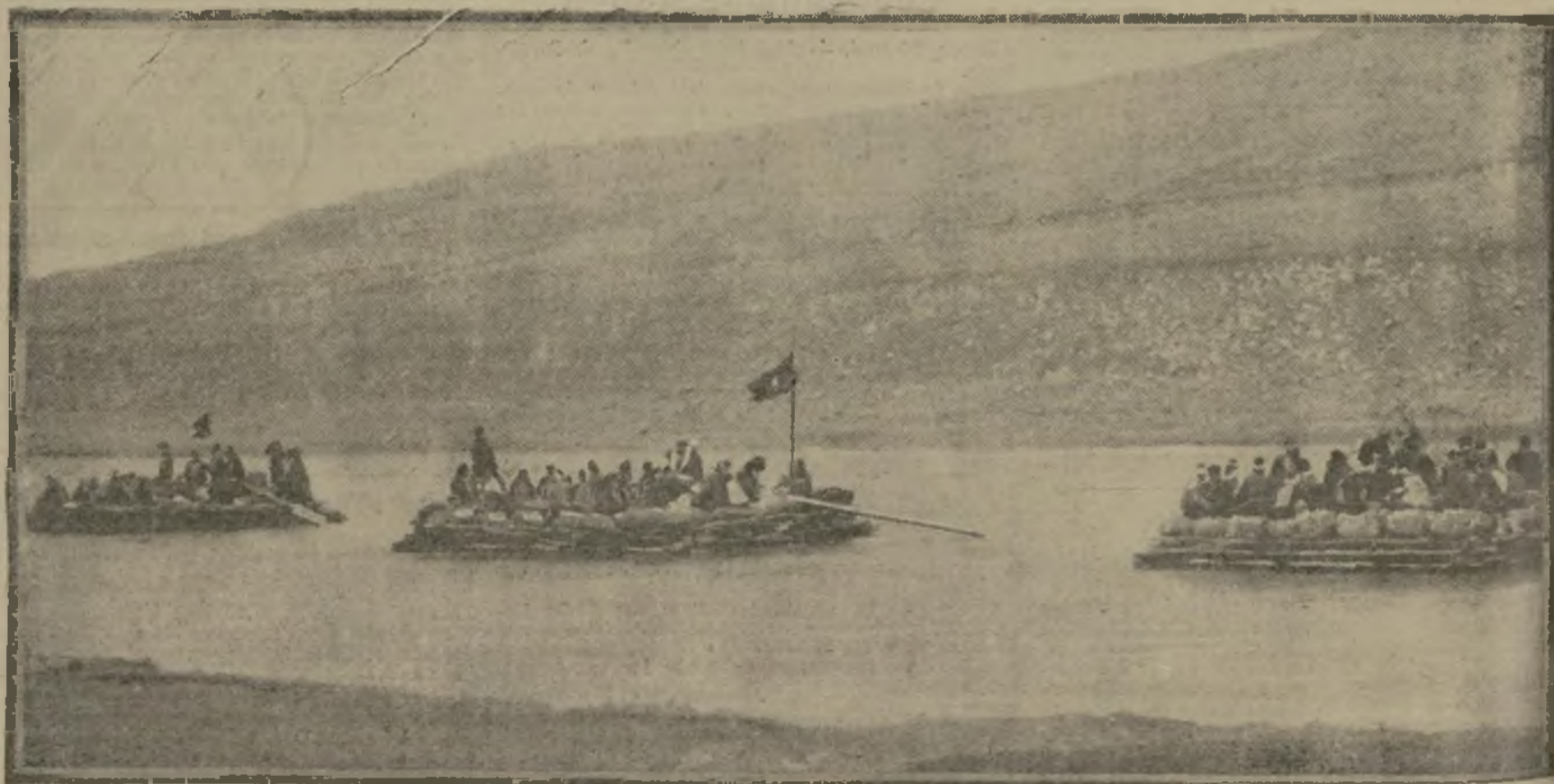
Le prince a été l'objet partout de très vives ovations de la part des troupes et de la population.

LA RÉPONSE A LA NOTE, par Abel TRUCHET



— Nous aurions dû demander aussi le remboursement des torpilles...

Comment les Turcs renforçaient leurs effectifs devant Kut



Kut-el-Amara, avant de rendre à l'ennemi sa petite garnison, a coûté aux Turcs de longs efforts et de dures pertes. Ils ont envoyé continuellement des renforts aux assiégés. Ces troupes nouvelles suivaient sur des radeaux le cours du Tigre. La plupart provenaient de Diarbékir.

Révoltes civiles et militaires en Allemagne et en Autriche

Les Berlinoïses pillent 150 magasins

GENÈVE, 10 mai. — On apprend de Berlin que les maisons de commerce pillées en ville et dans la banlieue par la foule depuis le 1^{er} mai seraient au nombre de cent cinquante environ. Ces maisons étaient en possession d'énormes stocks de vivres. Les dégâts, dit la *Tribune de Genève*, sont évalués à 1.200.000 marks. Jusqu'ici, les autorités n'ont décidé aucune poursuite contre les personnes ayant pris une part active au pillage.

La police a trouvé des exemplaires d'un manifeste socialiste invitant la population à protester contre la continuation de la guerre.

GENÈVE, 10 mai. — Le *Berner Tagwacht* donne sur les manifestations du 1^{er} mai en Allemagne des détails suivants qu'il a appris par une voie détournée :

« Le 1^{er} mai, à 8 heures du soir, plus de dix mille personnes convoquées par des billets écrits à la main se réunirent sur la Potsdamerplatz. La police fut immédiatement avertie et, un peu après 8 heures, la foule était encerclée par des agents montés ou à pied qui, par tous les moyens, essayèrent de la disperser. Les officiers de police injuriaient les agents à cause du peu de succès de leurs tentatives. Toutes les rues adjacentes étaient bloquées par les manifestants qui réclamaient la paix et hurlaient contre la guerre. C'est pour avoir parlé dans ce sens que M. Liebknecht fut arrêté. »

La démonstration avait été réglée à l'avance par une feuille distribuée de la main à la main à Berlin, en province et jusqu'à Dresde.

MM. Ledebour et Hoffmann avaient refusé leur concours à cette manifestation, mais plusieurs de leurs partisans y prirent part.

A Dresde, une démonstration semblable eut lieu sur la place Plauen. A Iéna, 500 à 600 personnes formèrent un cortège; la police, malgré tous ses efforts, ne put les empêcher de crier : « A bas la guerre ! Nous avons faim, donnez-nous du pain ! » Trente arrestations ont été opérées.

Dans beaucoup d'autres villes, des démonstrations identiques se sont produites; les détails manquent encore. »

En Hongrie la foule manifeste contre la guerre

LONDRES, 9 mai. — On télégraphie de Rome au *Daily Chronicle* :

« Des voyageurs arrivant de Hongrie annoncent que des révoltes militaires ont éclaté à Presbourg, Budapest, Odénburg, Funkirchen et en différents autres lieux à la suite de l'exécution d'un certain nombre d'officiers et de soldats qui avaient refusé de partir pour le front occidental. »

Au cours de la rébellion de Presbourg, un certain nombre de juges militaires, dont un général, furent tués.

En Bulgarie la population s'agite aussi et l'armée se désorganise

ATHÈNES, 9 mai. — Les désertions continuent. Sofia rapportent que des troubles graves ont éclaté dans cette ville à l'occasion du 1^{er} mai. Au cours des manifestations organisées par les socialistes, un député du parti, M. Polankveff prononça un discours des plus violents; les manifestants parcoururent ensuite les rues principales et défilèrent devant le Palais royal en criant : « A bas les traitres ! A bas la dynastie ! Nous voulons la paix ! »

La police intervint alors et tira sur la foule; on compte treize tués et soixante-quinze blessés; de nombreuses arrestations ont été opérées parmi lesquelles celle du député Polankveff.

ATHÈNES, 9 mai. — Les désertions continuent à se produire en grand nombre dans les troupes bulgares du front balkanique. Les déserteurs s'accrochent à donner sur l'état de désorganisation de leur armée les détails les plus inattendus : ils assurent être restés durant plusieurs jours privés de toute nourriture, et se plaignent d'avoir été l'objet de mauvais traitements de la part des officiers allemands. (Radio.)

Une exposition d'art belge

Lorsque sera passé l'orage, les Belges revenus dans leurs foyers peindront-ils les horreurs de la guerre ? Ou, dans la renaissance de leur patrie blessée, subiront-ils l'influence de l'allégresse des étras et des choses dévies du monde, peindront-ils dans la joie de la lumière, de la vie, de la flamme, à la gloire de leur pays sauvé ? Nul n'en saurait préjuger, mais on pourrait le croire en voyant, à la galerie Georges Petit, cette série d'œuvres peintes et sculptées avant la guerre ou, parmi les peintres et les sculpteurs de l'avant-dernière génération, admirablement représentés, figurent les jeunes Belges, les modernes, chez qui l'art traditionnel se marie si heureusement, si joyeusement, pour ainsi dire, avec les aspirations les plus actuelles.

Cette exposition de tout premier ordre restera ouverte encore quelques jours.

Après une conférence où l'on a rabâché des formules désuètes

Une lettre de M. Paul Pugliesi-Conti à M. Briand.

Nous avons annoncé hier que les députés socialistes français Raffin-Dugens, Alexandre Blanc et Brizon avaient assisté à une conférence analogue à celle de Zimmerwald, qui s'est tenue dernièrement en Suisse, à Kienthal (canton de Berne).

D'après les journaux italiens, outre les trois députés français et les délégués allemands dont nous avons parlé, assistaient à cette réunion les députés socialistes centralistes italiens Prampolini, Morgari, Modigliani et Musatti, les directeurs du parti et de l'*Avanti*, MM. Lazzari et Serrati; les représentants du socialisme suisse; M. Rukowski, un délégué bulgare; quelques vagues étudiants des autres pays balkaniques et enfin des représentants de la fameuse minorité allemande, dont les noms sont soigneusement cachés et qui paraissent appartenir à des groupements de Berlin, de Stuttgart, de Dresde et de Brême.

Cette conférence est loin, d'ailleurs, d'avoir donné les résultats qu'en espéraient ses promoteurs. D'après un correspondant du *Temps*, ses résolutions, qui ne contiennent qu'un vain rabâchage de formules désuètes et ne donnent aucune indication pour l'action pratique, constituent un aveu d'impuissance.

La liste des adhésions, communiquée à la presse complaisante ou amie, est un « bluff ». Les internationalistes endurcis, fort rares dans tous les pays, voulaient donner l'illusion qu'ils possèdent une force comparable à celle de l'ancienne Internationale, dont le bureau central se refuse à reprendre toute agitation pendant la durée de la guerre. Comme l'Internationale se compose de vingt-sept sections nationales, les Zimmerwaldiens se sont donné l'air d'aligner dans leurs cadres vingt-trois organisations. Pour arriver à ce but, ils ont mis en ligne de compte des minorités locales, tels la « jeunesse socialiste de Madrid » et des partis vivants à l'autre extrémité de l'équateur, comme la « fédération des travailleurs de l'Afrique du sud » et même de véritables groupements fantômes qui ne représentent guère que les individualités qui les ont inventés.

Le fait que, même sans aucun mandat de leur parti, trois membres du Parlement français ont pu renouer des relations avec l'ennemi n'en a pas moins causé quelque émotion dans les milieux politiques.

A ce sujet, M. Paul Pugliesi-Conti, député de la Seine, a adressé à M. Aristide Briand, président du conseil et ministre des Affaires étrangères, la lettre suivante :

Monsieur le président,

J'ai l'honneur d'appeler votre vigilance patriotique sur les conditions dans lesquelles sont délivrés par votre département certains passeports pour l'étranger et notamment pour la Suisse.

Si de simples citoyens ne sont autorisés à quitter la France que pour un but déterminé établi par une enquête minutieuse, diverses personnalités continuent à pouvoir, sans aucun contrôle, se rendre à l'étranger, bien que pour y aller jouer au point de vue national un rôle singulièrement inquiétant.

En novembre 1915, deux militants syndicalistes, internationalistes notoires, MM. Bourderon, de la Fédération socialiste unifiée de la Seine, et Merheim, de la C. G. T., ont ainsi pris part à la Conférence de Zimmerwald, manifestement organisée par l'Allemagne.

En septembre, deux députés français, MM. Renaudel et Longuet, ont pu se rendre à Berne et s'y livrer à de mystérieux pourparlers avec deux membres du Reichstag, MM. Bernstein et Kaustky.

Et c'est dans les mêmes conditions que, la semaine dernière, en pleine bataille de Verdun — véritable défi à tous les bons citoyens — MM. Brizon, Blanc et Raffin-Dugens, députés socialistes unifiés, se sont rendus à Kienthal (Suisse) pour assister, en compagnie de sujets allemands, à une réunion du même caractère que celle de Zimmerwald.

Vous voudrez bien reconnaître qu'il n'est pas tolérable que des Français — fussent-ils membres du Parlement — puissent obtenir des passeports leur permettant d'aller librement conférer à l'étranger avec des sujets ennemis. La moralité publique, la sécurité nationale, l'égallité devant la loi exigent que prennent fin d'aussi scandaleuses complaisances certainement consenties à votre insu, dont, j'en suis persuadé, vous voudrez bien à jamais interdire le renouvellement. Veuillez agréer, etc.

PAUL PUGLIESI-CONTI.

Ajoutons que l'on s'accorde toutefois pour ne pas donner aux faits et gestes de MM. Brizon, Blanc et Raffin-Dugens plus d'importance qu'ils n'en méritent.

La documentation sur la guerre, la plus complète, la plus exacte, est fournie par la collection d'« Excelsior ». Demander conditions à l'Administration de l'Excelsior.

L'EXCÈS, EN TOUT, EST UN DÉFAUT

Où les journaux allemands à force de louer le kaiser et son fils ont bien l'air de se moquer d'eux

Depuis quelques jours, les journaux d'Allemagne les plus farouchement pangermanistes publient de longs articles consacrés à la louange de l'empereur et du kronprinz. Cette levée... d'écen-soirs montre clairement que les deux divinités impériales étaient en baisse.

On le serait à moins.

Ne parlons pas de la dure leçon que leur a donnée le président Wilson.

L'écœur *kolossal* de Verdun est un de ces mauvais coups dont on ne se relève pas. La prise de la forteresse était le succès le plus escompté des « seigneurs de la guerre », phrase chère au militarisme prussien. Escompté depuis très longtemps, puisque déjà le 21 octobre 1914, la germanophile *National Zeitung*, de Biele, se faisait télégraphier de Metz cette nouvelle, qui acquiert une saveur piquante d'actualité à l'heure actuelle : « On nous annonce de source sérieuse qu'en plus des batteries à vapeur de 305 autrichiennes quelques mortiers de 420 allemands sont arrivés devant Verdun. Le bombardement de la place va commencer, et on espère qu'elle tombera aux mains des Allemands en moins d'une semaine. »

Donc, la popularité des Hohenzollern fléchit et la presse loyaliste accourt à la rescousse.

Voici la *Tagliche Rundschau* qui publie froidement ce jugement « spontané » d'un *Américain authentique* — oh ! sans doute, authentique — qui lui est communiqué par un lecteur assidu, le Her von Rommel :

« Le kaiser ? Il n'est pas seulement le plus grand souverain, le plus habile stratège, le critique d'art le plus compétent (sic) et le savant le plus profond du monde : il est aussi l'homme le plus universel, le père et l'époux le plus affectueux, l'ami le plus fidèle et (écoutez ! écoutez !) le plus grand démocrate qui se soit jamais assis sur un trône ! »

Voilà.

Quant au kronprinz, ce jeune dégénéré qui se libère avec une telle désinvolture du terrible fardeau de la défaite en se déversant sur le dos du vieux maréchal von Haeseler, voici ce que la plus grande feuille de Magdebourg écrit à son sujet :

« Au moment où le digne fils d'un si grand père est en train de décider du sort de la guerre — tel est bien notre avis, en effet (N. D. L. R.) — n'oublions pas qu'il est le chef avéré et adonné des pangermanistes, c'est-à-dire de ces vrais Germains (*echte Germanen*) qui mettent la patrie au-dessus de tout et veulent qu'elle soit la plus grande et la plus forte du monde entier. »

Frédéric-Guillaume de Prusse, prince impérial d'Allemagne, a toujours uni la gentillesse du cœur allemand à l'indéfectible de l'âme germanique. Après avoir gagné une bataille (2) au cours de la journée, on peut voir sa fine silhouette s'attarder, au crépuscule, sur les plaines où la gloire a cédé la place à la souffrance. C'est pourquoi les soldats adorent en lui le chef héroïque et le consolateur attendri. »

Vraiment, malgré le haut comique de pareilles louanges, on n'a pas le courage de sourire devant l'évocation de ce jeune homme qui envoie au massacre des dizaines de milliers d'hommes tout en cuillonnant des *Vergiss'meinicht*.

G.-G. Z.

LE "TIP" remplace le Beurre

dont il a l'apparence et la saveur.

Il n'est vendu qu'en pains de 500 et 250 grammes. Exigons sur l'enveloppe le marque déposée « TIP ».

En vente, au prix de 1 fr. 80 le 1/2 kilo, chez tous les Marchands de Beurre et de Comestibles. Expéditions Province franco postal domicile contre mandat : 2 kg. : 7 fr. 25 ; 4 kg. : 14 fr. 05. Auguste PELLERIN, 82, rue Rambuteau, Paris.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes qui lui sont envoyées par ses correspondants et lecteurs sur

La vie sociale	Les événements locaux
La vie artistique	La vie économique
Les procès importants	Les sports
Les accidents graves	Tous faits pittoresques

LE SALON DES HUMORISTES — A LA HÛTE DU BOCHE, A LA GLOIRE DU POILU



AVENUE DU BOIS DE BOULOGNE
(ANDRÉ HELLE)



L'EXODE
(POULBOT)



DESSIN
(STEINLEN)



LE COQ DOIT ÊTRE LE MAÎTRE DE LA BASSE-COUR
(ROB DUHAMEL)



QUIS'Y FROTTE, S'Y PIQUE!
(F. BRANLY)



FERDINAND LE FÉLON
(LEANDRE)



SA MAJESTÉ LA RUINE
(NEUMONT)



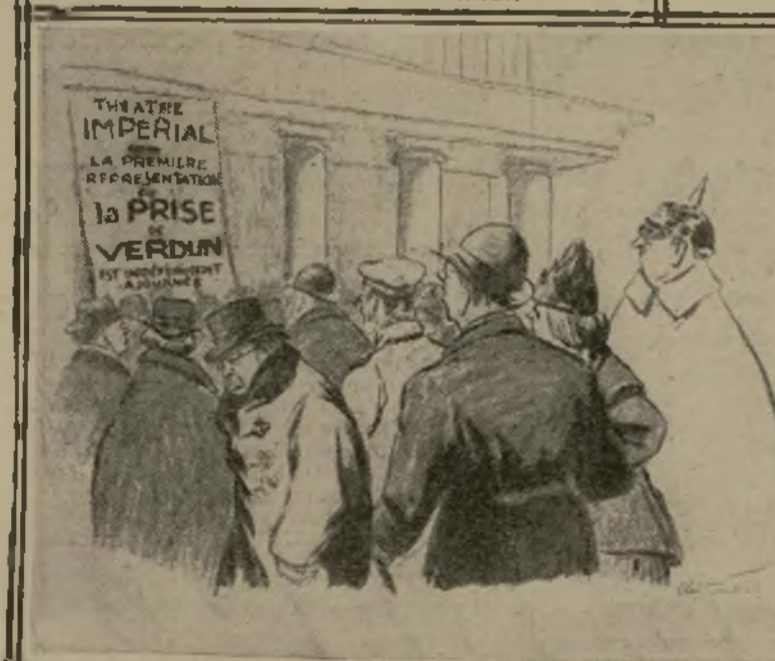
MASTASIE. Je ne comprends rien
... j'ai tout...!! (MANFREDINI)



LA MISSION ALLEMANDE À ATHÈNES... Honneur,
Reconnaissance! laissez nous vivre!!! (ABEL FAIVRE)



LE HÉROS DE VERDUN
(SEM)



Bartouffe!... Après quarante-cinq ans de répétition!...
(ABEL TRUCHET)



LOHENGRIN
(ZISLIN)



MATISMES... Oh! oh! Brûles mains mon garçon! Vos pieds sont-ils dans le même état?
... sous les montres, m'sieur le major. Toi, j'en ai eu pas pus depuis longtemps. (GENTY)



LA CRISE DU PAPIER... Ah! si j'avais
gardé mes lettres d'amour. (C. HAUTOT)

Le Salon des Humoristes, qui vient d'ouvrir ses portes, retrouvera cette année le grand succès qu'il mérite autant et plus encore que l'année dernière. De nombreux exposants sont des poilus du front qui ont trouvé le loisir de transposer en pages définitives les impressionnantes notes crayonnées entre deux attaques. Il y a là un musée documentaire de la guerre qui se complète par une

autre partie, toute de verve caustique. En ce second groupe d'œuvres, l'Allemand est traité comme il le mérite. L'ensemble de ces œuvres pince-en-riant est des plus réussis et atteste une fois de plus, avec une parfaite bonne humeur, que les crayons, en France, savent aussi bien piquer que les baïonnettes.

Une visite dans les camps de concentration



AU CAMP DE S. S.

Un sosie (+) de Guillaume II faisant une partie de dominos avec A... S..., l'apôtre autrichien d'une religion qui interdit de se laver.

[D'UN ENVOYÉ SPÉCIAL]

Il s'est répandu beaucoup de légendes autour des camps de concentration. Nous allons essayer de préciser ce que sont ces asiles d'internés civils austro-allemands.

Au lendemain de la déclaration de guerre, on dirigea sur certains départements tous les sujets des nations ennemies qui se trouvaient à Paris et en province.

Un télégramme adressé brusquement aux commandants de dépôts militaires les prévint de l'arrivée de ces indésirables et ce fut tout.

Ni organisation, ni règlement, ni installation n'étaient prévus. Les arrivants, qui dépendaient alors de l'autorité militaire, furent envoyés dans des villages où il était la plupart du temps aussi impossible de les surveiller que de les protéger. Certains d'entre eux vécurent à l'auberge le premier mois, comme des voyageurs quelconques. L'autorité militaire occupée à régler la mobilisation avait alors bien d'autres soucis en tête.

Les Austro-Bosches vivaient à leur guise. Les troupes de danseuses de tango et de demoiselles qui figuraient au nombre des expulsés de Paris scandalisaient les campagnes.

A vingt mois de distance, on juge de quel admirable sang-froid ont fait preuve les populations de nos départements.

En effet, nulle part ces expulsés sans défense n'ont été ni injuriés, ni molestés, même lorsque leur attitude était hostile. Des Françaises qui avaient leurs fils ou leurs maris au feu leur ont donné du lait pour les petits et du linge. C'est ainsi que nous avons traité, avec pitié et douceur, les sœurs et les frères de celles qui poussaient à la même époque des cris de mort et jetaient des pierres au passage des nôtres prisonniers en Allemagne!

Dans les camps, au début de la guerre.

Le 21 septembre 1914, les Austro-Allemands furent placés sous le contrôle de l'autorité administrative, c'est-à-dire des préfets et sous-préfets, et M. Malvy, ministre de l'Intérieur, ordonna de procéder à un premier classement. Il y avait, comme parmi les mercenaires d'Hamilcar, des hommes de toutes les nations parmi ces évacués. Les commissariats de police avaient expulsé tous les sujets allemands et autrichiens. Mais les Alsaciens-Lorrains, les Tchèques, les Trentins, les Slovaques étaient sujets des Empires alliés, tout en ayant souvent fait preuve de sentiments sympathiques à la France. Un tri s'imposait.

Des enquêtes furent faites.

On décida d'accorder d'abord des régimes spéciaux, puis des permis de séjour aux Alsaciens-Lorrains, aux Tchèques, aux Polonais, etc. Des commissions furent constituées pour apprécier les documents fournis et juger des origines réelles. Il ne fallait pas confondre avec un bon Alsacien le fils d'un Russe immigré en Alsace!

Enfin un premier classement provisoire, sujet à retouches, put être établi. Il y eut dans les camps des quartiers spéciaux pour les Allemands et pour les Hongrois, des quartiers réservés aux Alsaciens et aux Tchèques. Les hommes célibataires mobilisables de dix-huit à cinquante-cinq ans furent mis à part et dirigés sur des camps du Finistère ou du Morbihan, à Fort-Crozet, à l'île de Groix, etc.

Un camp spécial d'Alsaciens fut créé à Viviers (Ardèche).

D'autres cantonnements s'installèrent dans des immeubles diocésains, vieilles abbayes, anciens séminaires désaffectés, à Saint-Gaultier (Indre), à l'Asile de Bitray (Indre), à Montgazon (Maine-et-Loire), à Pressigny (Sarthe), à Auroc (Loire), aux îles Sainte-Marguerite, à Brignoles, etc.

La vie au camp

Il ne faut pas croire que la vie des Austro-Allemands soit comparable à la vie des prisonniers de guerre. Non! Ils vivent en commun mais chaque famille a toujours son installation, isolée soit par une cloison, soit par des tentures. L'Etat fournit, sur le chapitre 52 de l'Intérieur, une paillasse avec son support de bois, et des couvertures. La nourriture se compose de pain de soldat (600 grammes au moins), de viande quatre fois par semaine, de 500 grammes de pommes de terre, de légumes frais ou secs, de fromage, de café. Les enfants reçoivent du lait et des œufs frais. L'ambassade des Etats-Unis sert à chaque détenu pauvre une pension mensuelle de 5 à 10 francs.

Chaque camp comporte une cantine, une infirmerie avec salle de visite pour les hommes, salle pour les femmes, salle de jeux, salle d'école. De vastes préaux et des jardins particuliers ajoutent à l'agrément du camp de Bitray (Indre). Celui des îles Sainte-Marguerite jouit d'un décor merveilleux. La correspondance est surveillée. Des agents de police gardent les cantonnements depuis la suppression de la garde civile.

Quels sont ceux qui sont restés?

Peu à peu, à la suite d'échanges successifs avec des civils français, la population des camps a fort sensiblement diminué. Nous n'avons gardé que les Boches mobilisables et leur famille lorsque les membres de cette famille ont demandé à rester autour du père. Tous les autres Allemands, femmes célibataires, vieillards, enfants, malades ont été renvoyés dans leur patrie.

Bien peu ont accepté de bon gré de revenir chez eux. Presque tous suppliaient les préfets, sollicitaient le ministre.

— Laissez-nous en France! Quand on est demeuré longtemps en France, on a de la peine à s'en aller! Nous serons si mal en Allemagne!

Enfin nous avons gardé encore les familles de ceux dont les fils, nés en France, ont opté pour la France et servent dans nos armées, et encore les Allemands dont la femme est Française. Ah! comme on parle à la légère des frontières du cœur! Dans un ménage composé d'une Française et d'un Allemand, c'est celui qui est le plus épris qui subit la nationalité de l'autre. Certains ménages d'Allemands mariés à des Françaises sont moins dangereux que des ménages de Français mariés à une Allemande.

J'ai vu ceci:

Un Wurtembergeois ayant fait son service en Allemagne avait épousé une petite Bretonne fort jolie dont les deux frères se sont battus, à Ypres et à Dixmude, dans la brigade Ronarch. Son époux l'adorait. Elle lui dit:

— Ou tu te battras pour la France, comme nos frères, ou nous divorçons.

L'Allemand s'est engagé dans la Légion, et il s'est bien battu.

E. G.

TRIBUNAUX

L'odyssée d'une Française

Dans les premiers jours d'avril 1915, Mme Boivin se trouvait être prisonnière des Allemands. Elle était à Saint-Michel. Présente à une scène pénible au cours de laquelle un officier allemand tua d'un coup de feu un soldat français prisonnier, Mme Boivin ne put contenir son indignation. En termes véhéments, elle apostropha l'officier et le traita de « bourreau ».

La prisonnière traduite devant un conseil de guerre fut condamnée à mort, mais sa peine fut commuée en celle de la détention perpétuelle. Mme Boivin fut transférée à Metz. Dans la gare de cette ville, réussissant à tromper la surveillance de ses gardiens, elle s'échappa de son fourgon et se réfugia dans un train en attente, se cacha sous une banquette. Par bonheur ce train conduisit des évacués en Suisse. C'est ainsi que Mme Boivin put revenir en France.

Elle arriva à Paris sans un sou vaillant en poche. Son mari mobilisé était sur le front. Elle vint habiter Versailles où elle connaissait plusieurs familles réfugiées de Saint-Michel. Sur les conseils de ses amis, Mme Boivin eut le tort de toucher deux allocations, l'une au titre de réfugiée, l'autre comme femme de mobilisé.

Poursuivie devant le tribunal correctionnel elle fut condamnée à trois mois de prison. L'affaire revint hier, devant la chambre des appels correctionnels, à M. Maurice Garçon, évoquant la lamentable odyssée de cette réfugiée, à obtenu en sa faveur l'application de la loi de sursis.

Pour prendre du galon

Le soldat Hubert Herlant, de la 1^{re} section des sapeurs, comparait hier, devant le troisième conseil de guerre sous l'inculpation de port illégal d'armes, faux et usage de faux et escroquerie.

Herlant, originaire de Loos-les-Lille, où il exerce la profession d'horloger-bijoutier, s'étant attribué le galon de sergent, avait fait une demande de rapatriement, lorsqu'il avait été nommé aide-contrôleur d'usine à l'Inspection des Forges de Paris. Il obtint sa libération, et ce ne fut que deux mois plus tard qu'il découvrit que le soldat Herlant avait imité la signature du docteur Solary, son chef à Bergues.

Après plaidoirie de Mlle Dyrlande, Hubert Herlant s'est vu condamner à deux ans de prison avec sursis et 100 francs d'amende.

Faits divers

Sanglante discussion dans un garage

Dans la matinée d'hier, une vive discussion éclata entre plusieurs jeunes gens employés dans un garage d'automobiles de la Compagnie Générale, 57, boulevard de Charonne.

Soudain, les antagonistes se virent aux voiles de fer et l'un d'eux nommé Albert Van den Zanden, dix-huit ans, demeurant, 62, cours de Vincennes, s'armait d'un couteau. Il avait reçu deux coups de couteau et fut transporté à l'hôpital Saint-Antoine.

Le meurtrier, Sadi Honder, vingt ans, 94, boulevard de Charonne, a été immédiatement arrêté et mis à la disposition de M. Barthélemy, commissaire de police du quartier.

Un désespéré

Hier matin, vers neuf heures, on a trouvé pendu dans son domicile, 15, passage Pékin, le nommé Jules Loupre, âgé de quarante-neuf ans.

Tombé d'un échafaudage

Vers dix heures, hier matin, dans un chantier de construction situé, 36, rue Blanche, un ouvrier cimentier nommé Achille Camus, âgé de cinquante-six ans, demeurant, 4, allée Alice, à Bondy, est tombé d'un échafaudage.

Dans sa chute, le malheureux s'est fracturé le crâne.

SANTÉ FORCE



rapidement

obtenues par l'emploi du

VIN DE VIAL

Son heureuse composition

Quina, Viande

Lacto-Phosphate de Chaux

En fait le plus puissant des fortifiants

Il convient aux Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants et toutes personnes débiles et délicates.

DANS TOUTES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Ceux de la nuque"

XIV

Le Revenant

Chez M. d'Horty.

Une petite maison au milieu d'un grand jardin, boulevard d'Alger, dans le parc de Neuilly. La maison, les écuries et les remises disparaissent sous les rosiers et les clématites. Il est midi et demi.

M. d'HORTY (Il est en bottes et en culotte. Son chapeau est posé en arrière parce qu'il a chaud, et il regarde son cheval qu'un vieil homme ennuie à l'écurie). — Tu diras tout ce que tu voudras, mon vieux Jégo. Kangourou a une jambe qui chauffe... Ça crève l'œil...

LE VIEUX JÉGO (un Breton d'une soixantaine d'années, râblé et très vert encore. Bon chic de cocher vieux jeu). — Pas l'mien !... Pour sûr que les jambes à Kangourou sont pus d'la première fraîcheur... mais de ça à chauffer, y a core du champ...

M. d'HORTY. — Alors c'est bien décidé... Tu ne veux pas lui mettre de l'embrocation ?...

JÉGO. — Pas maintenant... Pus tard, si m'sieur s'trompe point, on verra...

HORTY. — Quand il ne sera plus temps... Parfaitement !... Fais donc comme tu voudras... pour changer... (Il se dirige vers la maison. Du bout d'une grande pelouse, arrivent au petit trot : une vieille jument de pur sang, un ânon ébouriffé, deux chiens, trois chats et un corbeau qui se précipitent sur M. d'Horty.) Ouf !... ouf !... on va déjeuner !... (Il carresse tout le monde. On entend la cloche de la grille.) Allons ! bon !... (à un petit domestique de quinze ou seize ans qui paraît sur le perron.) Ne dis pas que je suis là, surtout !...

LE PETIT DOMESTIQUE (Du perron, il voit la grille). — C'est un officier... qu'a la tête tout entortillée de linges. HORTY (effaré). — Raison de plus !... raison de plus... je n'y suis pas !... Et si on te demande quand on peut me voir, dis : « jamais !... » Tu entends ?... LE PETIT DOMESTIQUE (Il part en courant). — Oui, m'sieur !... HORTY (ahuri, en lui-même). — Qu'est-ce qu'il peut me vouloir, cet embusqué ?... Faut qu'il en ait un culot, tout de même !... (Il entre dans la salle à manger et s'assoit à une jolie petite table bien servie. La jument et l'âne passent leurs têtes par la fenêtre. Les chiens, les chats et le corbeau sautent dans la salle à manger et s'installent en demi-cercle autour de la table. La porte s'ouvre. Entre un officier de Dragons qui a la tête enveloppée de bandes.)

HORTY (Il devient tout pâle et se lève brusquement). — Oh !... Est-ce possible !... (radieux, et les larmes aux yeux) Quelle joie, mon bon Limeuil !...

LE VICOMTE PAUL DE LIMEUIL (Trente-huit ans. Très grand, très décapé, élégant et, tout de même, « bâti en force ». De son visage, on n'aperçoit guère que des yeux bleus magnifiques, un grand nez droit et de longues moustaches d'un blond chaud). — Comment m'avez-vous reconnu avec cette horreur ?... (Il montre le pansement.)

HORTY. — Et vos yeux ?... et vos dents quand vous souriez... et tout. (Il s'assoit.) Vous savez... ça m'a fait un coup !... Ce que j'ai les jambes en coton, c'est rien de le dire...

LIMEUIL. — Je vous ai fait peur !... Dame !... je suis un revenant !...

HORTY. — Oh ! le fait est que je vous croyais mort !...

LIMEUIL. — Ben, et moi, donc !... Je le croyais à ce point qu'il n'y a guère plus de... Combien, voyons ?... (il cherche) Trois ou quatre semaines, que j'ai conscience d'être vivant !...

HORTY. — D'où arrivez-vous ?...

LIMEUIL. — Pour l'instant, de Lyon... en passant par Genève... Mais j'étais dans une sorte de sanatorium près de Glogau, depuis vingt et un mois !... C'est à Dinant que j'ai été blessé...

HORTY (ravit). — Ah !... vous avez donc été blessé ?...

LIMEUIL (interloqué). — Comment, si j'ai été blessé ?... (Totalement ahuri). Ah ! bien ! vous en avez de bonnes !... Alors vous pensez que c'est par coquetterie que je me promène avec cette affaire-là autour de la figure ?...

HORTY. — Non... mais c'est que...

LIMEUIL (de plus en plus ahuri). — Et si je n'étais pas blessé, pourquoi serais-je mort ?...

HORTY. — On racontait que vous aviez été frappé d'apoplexie...

LIMEUIL. — J'ai été blessé... par un éclat d'obus... à coupé mon cheval en deux... J'ai été blessé à

la nuque... (Mouvement d'Horty) et... Qu'est-ce que vous avez ?...

HORTY. — Rien !... Continuez ?...

LIMEUIL. — Et au sommet de la tête... Cette blessure était de beaucoup la plus grave des deux... On m'a bien soigné... N'empêche que je suis resté dans une sorte d'état comateux pendant des mois et des mois... On me demandait : « Vous ne voulez pas écrire... ou faire écrire à votre famille... » Je ne répondais même pas...

HORTY. — Pourquoi ?...

LIMEUIL. — Je ne pouvais pas faire cet effort... La pensée de donner mon adresse... ou même l'adresse de Bernay m'épouvantait... Et, tenez, Horty, dites-moi vite... car c'est pour ça que je suis venu chez vous avant tout... Elle est remariée, n'est-ce pas ?...

HORTY. — Oui ?...

LIMEUIL. — Riset ?...

HORTY (géné). — Comme vous y allez !...

LIMEUIL. — Oh !... vous pouvez me dire la vérité... je m'attends à tout... (Très pâle.) Qui a-t-elle épousé ?...

HORTY. — Mais elle n'a épousé personne, sacrebleu !...

LIMEUIL. — Ouf !... (Il revient à son idée fixe.) Mais alors elle doit épouser quelqu'un ?...

HORTY. — Mais non !... Mais vous êtes fou !...

LIMEUIL. — Pas si fou !... Je connais trop Riset pour ne pas savoir qu'elle ne peut pas être veuve... (Mouvement d'Horty.) Et vous aussi, vous la connaissez assez pour juger de même... Il faut qu'elle sorte, qu'elle grouille, qu'elle s'amuse, qu'elle s'habille... Voyez-vous Riset en denil, vous ?...

HORTY. — ...

LIMEUIL. — Je me disais tout ça dans mon demi-coma... Et puis, un jour, il y avait à l'ambulance un journal suisse qui traînait... J'allais mieux... je l'ai regardé machinalement... C'était un journal du 20 janvier... il rendait compte d'un festival à Paris... au Trocadéro... ou je ne sais où... au profit des blessés... et il citait, parmi les jolies femmes qui formaient une corbeille fleurie la vicomtesse de Limeuil, en robe de taffetas couleur liseron... J'ignorais la couleur liseron... mais j'ai pensé que ce devait être une couleur gaie... Et ma vision habituelle de Riset, non seulement consolée, mais remariée, a pris une acuité singulière... Le soir, j'avais 40 de fièvre... Le malheureux docteur n'y comprenait rien... C'est peu de jours après qu'il m'a annoncé que l'on m'évacuait avec un convoi de grands blessés... Il m'a dit : Il faut absolument s'occuper de nouveau de votre blessure du crâne... Une intervention est nécessaire... je préfère qu'elle soit tentée en France... Ça peut attendre encore... rien ne presse...

HORTY. — Et alors ?...

LIMEUIL. — Ça pressait... et je suis resté en panne à Lyon... où il a fallu me rouvrir le crâne... Maintenant, c'est fini, dit-on... Je me porte comme un charme... et si la bonne nouvelle que vous me donnez est vraie...

HORTY. — Et alors ?...

LIMEUIL. — Quelle bonne nouvelle ?...

LIMEUIL. — Que Riset est encore ma femme...

HORTY. — Ah ! bon !... J'avais cru qu'elle est vraie, ma bonne nouvelle !... (Inquiet) Seulement, il vaut mieux faire avertir d'abord Riset par son père... ou par la tante Louise... (Il hésite) parce que... (il cherche ses mots) l'émotion...

LIMEUIL. — Naturellement... mais pas maintenant... Il faut que je puisse auparavant me débarrasser de... (Il indique son bandage.) Vous pensez quel effet ça lui ferait de voir ces horreurs...

HORTY (distrait). — Pas du tout !... Elle adore ça !...

LIMEUIL (étonné). — Comment, elle adore ça ?...

HORTY (embêté). — C'est une façon de parler... Je veux dire tout ce qui rappelle la guerre... la gloire...

LIMEUIL. — Ah ! bien !... Ce qu'elle a changé... car elle s'en fichait plutôt, de la guerre... et de la gloire !... Elle était même d'une inconscience qui me chagrinait... C'est à ce point qu'elle m'aurait vu très volontiers m'embusquer — comme on dit ici, paraît-il... C'est le premier mot qui m'a frappé en arrivant...

HORTY. — Vous allez déjeuner... et puis nous irons chez Bernay... Ce qu'il va être content !...

LIMEUIL. — Ça, je le crois !... C'est un délicieux beau-père... Dites donc, Horty !... heureusement, votre vieux Jégo m'a reconnu... sans ça, ce que le petit domestique me flanquait à la porte !... Ah ! mais... sans douleur !... Vous avez toujours Annette ?...

HORTY. — Toujours !... Annette à la cuisine, Jégo à l'écurie... et Job, son frère à l'intérieur... Nous vieillissons ensemble !... il n'y a que le gamin qui change... mais c'est toujours un petit Breton plus ou moins parent des autres... Vous regardez mes

bêtes ?... (Limeuil rit.) Oh !... payez-vous ma tête, allez !... je sais bien que je suis un vieux garçon ridicule...

LIMEUIL. — Vous n'avez jamais eu l'idée de vous marier ?...

HORTY. — Ah ! s'chtre non !...

LIMEUIL. — Pourquoi ?... C'est anormal, au fond, de vivre seul...

HORTY. — Peut-être !... Mais si l'amour de la solitude, a dit Schopenhauer — que je continue à aimer, malgré sa regrettable nationalité — ne peut exister comme penchant primitif, il doit naître comme un résultat de l'expérience et de la réflexion...

GYP.

THÉÂTRES

A l'Apollo. — Cette scène annonce qu'elle donnera prochainement la *Demouille du printemps*.

A la Société des Auteurs. — Les élections à la présidence de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques ont eu lieu hier, à 4 heures.

Deux candidats étaient en présence, MM. Maurice Donnay et Pierre Wolff. Tous les deux, au scrutin de ballottage, ont obtenu le même nombre de suffrages. En conséquence, en vertu de l'article 11 des règlements intérieurs, M. Maurice Donnay obtint le bénéfice de l'âge et fut élu président.

Ont été nommés vice-présidents : MM. Pierre Weber, Paul Mille et André Messager ; secrétaires : MM. Ed. Guiraud et Henri Blondeau ; rapporteur général, M. Paul Adéret ; trésorier : M. Charlay ; archiviste : M. Henri Hirschmann.

Aux Concerts-Rouge. — Aujourd'hui, à 20 h. 30, œuvres de M. Vincent d'Indy sous la direction de l'auteur : *Symphonie cévenole*, suite dans le style ancien, *Sonate*, piano et violon, *Chants du Yvarais*, etc. Solistes : Mlle Berthe Duranton, Mme A. Seyrès, M. F. Mesnier.

Une soirée privée. — Aujourd'hui 11 mai, les classes lyriques du Conservatoire H. Maubel joueront en soirée privée, dans le théâtre de la rue de l'Orléans, les *Dragons de Villars*. Les courtiéristes, critiques et directeurs de théâtre sont reçus sur présentation de leur carte.

Dans les hôpitaux. — Avant-hier, à l'hôpital des Quinze-Vingts, a eu lieu un remarquable concert artistique donné par la Cécilia, de H. Büsser. A signaler : le *Notre Père*, de M. Büsser, interprété par Mme Chevallier de la façon la plus émouvante ; les trois chœurs de H. Büsser et le chœur de G. Pierne ont obtenu un grand succès.

Pour terminer, une jeune violoncelliste, Mlle Aurélie Samrlistof, de Barcelone, a eu des accents merveilleux dans l'*Élégie*, de Lauré, et l'*Allegro appassionato*, de Saint-Saëns.

JEUDI 11 MAI

La matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Les Rantzau*. Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Lakmé*, les *Cadeaux de Noël*. Odéon. — A 2 heures, *Le Voyage de Dieppe*. Théâtre Réjane. — A 2 h. 30, *Madame Sans-Gêne*. Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *Mam'zelle Nitouche*. Même spectacle que le soir : *Antoine*, 2 h. 30 ; *Bouffes-Parisiens*, 2 h. 15 ; *Capucines*, 2 h. 30 ; *Châtelet*, 2 h. ; *Cluny*, 2 h. 15 ; *Déjazet*, 2 h. 30 ; *Gaité-Lyrique*, 2 h. 30 ; *Grand-Guignol*, 2 h. 15 ; *Théâtre Michel*, 2 h. 30 ; *Porte-Saint-Martin*, 2 h. 15 ; *Palais-Royal*, 2 h. 30 ; *Renaissance*, 2 h. 30 ; *Sarah-Bernhardt*, 2 h. ; *Variétés*, 2 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia. — (Voir programme soirée.) Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.) Omnia-Palé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.) Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.) Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

La soirée

Opéra. — A 8 heures, *Samson et Dalila*. Comédie-Française. — A 8 heures, *L'Aventurière*. Opéra-Comique. — Relâche. Odéon. — A 8 heures, *Fédora*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassina*. Ambigu. — A 8 heures, *La Femme X...* Apollo. — A 8 h. 15, *la Cocarde de Mimi Pinson*. Alhambra. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie*. Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polash et Perlmutter*. Capucines (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *Ça pousse ! revu* ; *Mon amie fait du théâtre : cinq minutes, s. v. p.* Châtelet. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50, les *Épaves d'une petite Française*. Gaité-Lyrique. — A 8 h. 15, *Cœur de Française*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Attaque, Pêche de jeunesse, le Document 328 V*, etc. (Matinée dim. et mercr.). Gymnase. — Relâche jeudi ; les autres jours, à 8 h. 50, *le Rubicon* ; dimanche, matinée. Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 15, *la Flamée*. Théâtre Réjane. — A 8 h. 15 mercred., jeudi, samedi et dimanche, *Zaza*. Jeudi et dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*. Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Petit Café*. Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de noces*. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures jeudi et samedi ; dimanche, matinée et soirée, *le Vengeur*. Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, *Fils d'Alsace*. Variétés. — A 8 h. 30, *la Belle de New-York*. Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centre, 44-63). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : *Vingt vedettes et attractions sensationnelles*. Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, *le Printemps du cœur*. *En cas d'Algérie dans la vallée de l'Orléans*. — Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73. Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent. Omnia-Palé. — *Pardon glorieux ; le Coup de mi-ami ; Spinelly cherche un mari ; les Deux gîtes*. Actualités mill. Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre. Tivoli-Cinéma. — *Les deux gîtes ; Un coup de feu dans la nuit ; les Pyrénées catalanes ; Tivoli-Journal*.

SITUATIONS Brochure envoyée franco PIGIER rue de Rivoli 53. Paris.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les pages de Madame

CAUSERIE FÉMININE



Gourmandise

Une grande dame, fort scrupuleuse, s'en fut visiter un jour un des prélats les plus en vue de la capitale et lui exposa que se sentant très « portée pour la viande » elle craignait de se trouver continuellement en état de péché mortel.

Le prélat qui est peut-être un saint, mais à coup sûr un homme fort spirituel, lui répondit :

« Ma chère fille, évitez l'excès, mais nourrissez-vous. Se nourrir est un devoir, et chercher son plaisir dans l'accomplissement de son devoir est un des plus beaux préceptes de la religion. Or, qu'est-ce que la gourmandise, sinon le plaisir qu'on éprouve à manger ? Aristote a dit : « La vertu n'est qu'un juste milieu. » Quand elle se place avec mesure, entre la faim et l'indigestion, la gourmandise est donc une vertu. Allez en paix, ma fille. »

Je pense que la grande dame s'en est allée rassérénée et que, sur son chemin, elle put admirer sans remords les étalages de comestibles qui s'offraient à sa délectation. Ils sont d'ailleurs aussi amusants à regarder que les expositions des magasins de nouveautés. Le plus humble épicerie cherche à faire œuvre d'art en disposant ses boîtes de sardines. Les pâtisseries, les confiseries réalisent des prodiges de mise en scène pour induire d'abord nos yeux en tentation. Et rien que ce prosélytisme pour faire de nous ses adeptes de plus en plus fervents suffirait à prouver que la gourmandise est bien une vertu.

Un magasin quelconque a-t-il jamais disposé un étalage en vue de favoriser, par exemple, la culture ?

Mors...

Cependant, mon amie Geneviève qui mange, débouffe des pâtes enlées à l'eau, pour l'amour « de sa ligne », me reproche gentiment de pratiquer la vertu de gourmandise sur une trop large échelle. Si nous avions vécu toutes deux en Grèce, dans les temps antiques, elle assure qu'elle aurait fait partie de l'Ecole des Spartiates qui lança le fameux « hronet noir » tandis que je me serais rangée dans celle des Sybarites qui ne rêvaient que variété dans les menus.

L'autre jour, même, Geneviève a poussé sa petite leçon jusqu'à me rappeler le fameux portrait que La Bruyère a tracé du gourmand et qui commence ainsi : « Cliton n'a jamais eu que deux affaires dans sa vie : dîner le matin, souper le soir. »

J'aurais eu beau jeu de répondre à Geneviève sur le même ton, car si la gourmandise a eu ses détracteurs, plus nombreux encore ont été ses apôtres. Grimod de la Reynière, pour caractériser toutes les privations dont on souffrit pendant la Révolution, disait :

« Durant tout ce temps, il n'est pas entré un seul beau turbot aux Halles. »

L'honneur revient à Brillat-Savarin d'avoir placé la gourmandise presque à la hauteur d'une science. C'est lui qui inventa le mot gourmet.

Mais les joutes littéraires n'ayant jamais ré-



solu les problèmes qui touchent à la vie de tous les jours, j'ai dit tout simplement :

« Je n'ai pas à me défendre de mon goût pour les bonnes choses. Elles sont au monde pour être mangées. J'aime, il est vrai, la variété dans la confection des repas : mais je n'y dépense ni plus de temps, ni plus d'argent que mes ressources ne me le permettent. Puisque j'ai pris une bonne

cuisinière, c'est bien le moins que je la fasse travailler de son métier. »

« Je ne suis jamais plus heureuse que lorsque je vois toute ma famille réunie autour d'une sauce odorante. Les yeux brillent, les narines palpitent, toutes les mines s'épanouissent involontairement. Car il n'est pas de contrariété, aussi vive soit-elle, qui ne s'oublie un peu, à l'instant d'un bon repas, à l'instant de satisfaire agréablement un juste appétit. »

« Et c'est précisément parce que l'on n'est privé de rien que l'on sait manger de tout avec mesure. Et vous pouvez constater, ma chère Geneviève, que « ma ligne » ne perd rien du fait que je suis un régime diamétralement opposé au vôtre. »

Ici, Geneviève rougit. C'est bien son tour, et je poursuis impitoyablement :

« Et, après un bon repas, comme la vie paraît plus facile, comme l'on se sent plus courageux devant son travail ! Un estomac triste, c'est un poids mort dans l'existence. Et c'est une façon d'égoïsme de se priver des primeurs dont la culture fait vivre une foule de braves gens. Il faudrait même, quand on le peut, aller de temps en temps jusqu'aux truffes, uniquement parce que leur commerce constitue la fortune d'un pays. »

« Enfin, la pratique de la gourmandise lorsqu'on la maintient à l'état de vertu est pleine d'autant d'utilité que d'agrément. C'est, par excellence, le plaisir dont on peut profiter à tout âge et dans toutes les conditions. Aussi, est-il devenu inséparable de tous les actes importants de la vie. »

« Y aurait-il de joyeux baptêmes si les dragées n'existaient pas, et qu'obtiendrait-on des petits enfants, s'il n'y avait pas de gâteaux pour alimenter leur sagesse ? »

« Le retour d'un ami ne se fête pas de meilleure façon qu'à table et, pour payer à un héros notre tribut d'admiration, nous lui offrons un banquet ou tout au moins un vin d'honneur. Et c'est le dîner des fiançailles, ce sont des douceurs pour les ecclésiastiques, ce sont les innombrables paquets pour nos soldats, etc... etc. »

« Personne au monde ne saurait être heureux, sans quelques satisfactions de gourmandise. »

Madeleine de R.

Correspondance

Martin, Pierre. — Les lettres aux avocats peuvent s'adresser en toute sécurité au Palais de Justice.

Petite lectrice, Grenoble. — Mouillez fortement vos bras avec de l'eau oxygénée. Les ducets s'affaiblissent et vous pourrez les arracher facilement. Mélangez l'amidon et le borax.

Mme Gid. — Nous publierons prochainement un article sur le sujet qui vous intéresse. Je ne connais pas d'ouvrage spécial.

Mme Bergero. — Touchez vos points noirs matin et soir avec un pinceau trempé dans l'eau oxygénée à 12 volumes. Pour le reste, consultez votre médecin.

La main-d'œuvre féminine dans les établissements de la guerre

M. Albert Thomas vient de constituer une commission chargée d'étudier les principales questions intéressant l'emploi de la main-d'œuvre féminine dans les établissements dépendant du sous-sécretariat d'Etat de l'artillerie et des munitions.

Ce comité du travail féminin, qui a pour président M. Paul Strauss, sénateur de la Seine, et pour vice-présidents MM. Groussier, député, et Georges Renard, professeur au Collège de France, s'occupera particulièrement du recrutement et de l'emploi des ouvrières, de leur salaire, de l'organisation de leur travail et de toutes les mesures susceptibles d'améliorer leur situation matérielle et morale.

Au cours de sa première réunion, le comité a désigné des rapporteurs pour procéder immédiatement à l'examen de questions dont il aura à s'occuper et dont les principales portent sur la nature des travaux qui peuvent être confiés aux femmes dans les usines de guerre, sur les mesures à prendre pour développer l'emploi de la main-d'œuvre féminine et améliorer l'organisation du placement, sur les salaires, la durée du travail, le surmenage, l'hygiène et la sécurité, l'organisation de cantines, de crèches, de salles d'allaitement, de garderies, sur l'amélioration du logement et des moyens de transport.

PROJETS

Depuis qu'elle a lu dans *Excelsior* que, pour rendre hommage à M. Bergson et, à travers lui, à France intellectuelle et civilisatrice, les Madrilènes ont inventé les « thés de philosophie », la petite baronne ne dort plus.

Et non seulement elle ne dort plus, mais elle reproche les nombreuses nuits paisibles qu'elle a passées depuis la guerre. Car les Allemands ont brisé à Noyon, cela n'a rien changé à la vie de la petite baronne. Son mari, par la grâce d'une myopie intense, a été laissé à la maison ; ses revenus n'ont rien à voir avec le moralisme ; sa délicate santé ne lui permet pas d'être infirmière ; enfin, elle n'a pas eu le front le moindre cousin pouvant lui donner l'illusion qu'elle fait, aussi peu que ce soit, « partie de la guerre ».

Aussi, ce n'est pas sans effroi que la petite baronne voit approcher le moment où, la guerre finie, ses amies arboreront leurs privations, leurs inquiétudes, leurs travaux, leurs devoirs, comme autant de traits d'héroïsme. Et elle pressent la gêne intolérable que pourra causer, plus tard, cette simple question :

— De quoi avez-vous le plus souffert pendant la guerre ?

Lorsqu'on devra y répondre par le mot « néant ».

Mais l'innovation des Madrilènes semble avoir été vertueuse devant la petite baronne les portes merveilleuses des châteaux en Espagne. Que faut-il, en somme, pour qu'elle puisse s'honorer, comme tant d'autres, d'avoir fait son devoir pendant la guerre ? Une idée, une simple idée.

Et le jour où elle en a trouvé une, la petite baronne se sent tellement heureuse qu'elle n'est pas en mesure de croire que c'est la première fois de sa vie qu'il lui arrive d'avoir une idée. Et elle ne doute plus de son succès. Aussi, s'empresse-t-elle de convoquer le ban et l'arrière-ban de ses bonnes amies, car à quoi servirait d'avoir des idées de génie, si l'on devait les garder pour son « quant à soi ».

Mais la petite baronne est trop au courant des usages parisiens pour ignorer qu'en cette saison on ne se gêne pas d'un thé, quelle que soit sa dénomination, risquerait de paraître insuffisant pour attirer les visiteuses. Ses invitations furent donc libellées avec mention : « Orangéade de guerre. »

Au jour fixé, comme elle s'y attendait du reste, le salon est plein. Et la petite baronne savonne, par avance, le nombre des murmures approbateurs qui lueront l'exposition de son projet. Pourtant, c'est à son tour le plus modeste que, voyant toutes ces dames habillées et armées de leur sourire, la petite baronne débute son petit discours :

— Chères mesdames amies, dit-elle, qui avez bien voulu vous rendre à cette orangéade de guerre, je vous en remercie d'autant plus que je compte sur votre bienveillant concours. Mon désir est de fonder une œuvre, une œuvre de guerre, naturellement, et quand elle aura, ainsi que je l'espère, obtenu votre approbation, je ne doute pas que vous voudrez bien lui prêter votre concours.

« Voici : comme on a songé à préserver du froid nos soldats pendant l'hiver, je pense qu'on pourrait, pendant l'été, leur éviter les coups de soleil. C'est dans cette intention que je me mets à la tête de l'œuvre dite : « L'Ombrelle du Poilu. »

Hélas ! à la place des applaudissements escomptés, il y eut un terrible silence pendant lequel la petite baronne vit distinctement croquer son plus beau chapeau. Puis le flot des critiques s'éleva. On évoqua des poilus se promenant à six pieds sous terre ou partant à l'assaut avec une ombrelle à la main. On parla de la rareté de l'acier, de la cherté des étoffes et d'une voix insinuante que « l'idée » était stupide.

Par surcroît, il tombait une pluie glacée et l'orangéade n'eut aucun succès. — H. DU TAILLIS.

EXPOSITIONS

Pour la Renaissance des Foyers d'Alsace-Lorraine

Une exposition d'art extrême-oriental est ouverte au Grand Palais, au bénéfice de l'Œuvre de la Renaissance des Foyers d'Alsace-Lorraine. Parmi les collectionneurs d'art chinois et japonais qui ont prêté des objets pour cette manifestation d'art et de tradition, signalons le général et la baronne de Berckheim, le comte de Béarn, Mme Langweil, la marquise de Ganay, M. Isvolsky, ambassadeur de Russie, le vicomte et Mme de Sartiges, le comte Etienne de Beaumont, le comte B. de Fitz-James, la baronne de Dietrich, le baron et la baronne H. de Rothschild, la marquise de Noailles, Mme Arthur Meyer, M. Joseph Reinhardt, M. Gonse, M. Raymond Koecklin, etc.

La Société de la Miniature, de l'Aquarelle et des Arts précieux, dont le président est M. H. de Callias, inaugureront sa quatorzième exposition demain vendredi, à 2 heures de l'après-midi, galeries Brunner, 11, rue Royale.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



Chez la lingère

On est quelquefois tenté, chez la couturière ou la modiste, par le coloris imprévu d'un tissu ou la forme amusante d'un chapeau. Mais, à moins d'être très... très coquette, on sait résister à cette tentation!... Chez la lingère, la résistance est beaucoup plus difficile! Je ne parle pas pour le linge de corps; ceci est une dépense toujours utile, et l'on ne vous taxera pas de prodigalité si vous commandez six chemises de plus que l'année passée. Mais où l'on se laisse entraîner jusqu'à dépasser parfois un peu son budget, c'est au chapitre des blouses, des jupons et surtout de tous les menus bibelots qu'on trouve chez les bonnes lingères. D'abord, tout ce fouillis de ruban, de tulle, de dentelle, de broderie est si amusant à regarder et à tripoter! Ici, c'est un jupon mousselineux; là, c'est un adorable sant-de-lit; un joli vêtement de maison voisine avec un merveilleux coussin, et cette pelote tout enrubannée

fait valoir le napperon sur lequel elle est posée. Il y a de tout : des jarretières et des bonnets, des sacs à ouvrage et des serviettes de toilette, de fines blouses et de lourds panneaux de fenêtre. Comment n'être pas tentée par tout cela pour soi ou pour les siens? Mais, hélas! c'est très onéreux, et on nous invite à l'économie. Quelques modèles croqués chez le bon faiseur vont nous permettre de satisfaire à bon compte notre coquetterie. Les blouses sont, en allant de gauche à droite, la première en tulle soutaché à dessin assez fourni reposant sur une blouse unie en tulle Alençon; la seconde est en pongé blanc brodé de soie d'un bleu un peu vif avec un effet de col et de manchettes d'une assez amusante originalité. Le troisième modèle est en linon avec une partie finement plissée et une autre en broderie anglaise à dessins larges. Les manches un peu bouffantes à la hauteur du coude ont une allure très nouvelle. Le dernier croquis est celui d'une blouse de cristalline rose plissée et brodée de pois que des bandes à fils tirés et de minuscules petits gaufres rendent très « lingerie ».

Quelques parures cols et poignets à droite et à gauche sont faciles à exécuter soi-même. Celles de gauche sont, la première en organdi bleu découpée à dents bordées d'un biais, et la seconde en mousseline avec rabais ourlés à jours. Celles de droite sont en linon brodé ou soutaché et en tulle plissé. Rien ne donne mieux un aspect élégant à une robe même très simple que cette note claire et savante d'un peu de lingerie éclairant le visage et accentuant la note soignée de l'ensemble.

Jeanne Farmant.

PETITE CORRESPONDANCE

Provinciale. — Escarpin de daim ou de chevreau avec talon bottier.

Maman de Jacques. — Mettez à votre fils une brassière piquée, sorte de corset sur laquelle vous attacherez blouse et culotte, mais pas de bretelles.

Suzette. — Oui, par ses chaleurs, l'inconvénient des crèmes est de ressortir; vous n'aurez pas de désagrément avec la crème de Mme Rambaud. Sa poudre sans bismuth est parfaite.

Communiqués

Le Gagne-Pain des Mutilés (Croix Verte), 98, rue de Richelieu, téléphone Central 75-67, serait reconnaissant à tous les employeurs, tant à Paris qu'en province, de bien vouloir lui signaler les places qu'ils pourraient mettre à la disposition des soldats mutilés réformés de la guerre.

Le tirage de la tombola artistique organisée par le Comité d'appui des réfugiés de professions libérales aura lieu aujourd'hui, à 3 heures, 19, rue Blanche. Les lots pourront être retirés à partir du 13, les mardis, jeudis et samedis, de 3 à 6 heures, 9, rue Dupuytren.

L'Association catholique de la Jeunesse Française, qui est représentée aux armées par près de cent mille de ses membres, organise au profit de ses œuvres de guerre une grande réunion de charité qui aura lieu le dimanche 14 mai, à 3 heures, en la basilique Notre-Dame, sous la présidence de Son Eminence le cardinal Amette.

LE MASSAGE DE LA CHEVELURE
FAIT POUSSER LES CHEVEUX

Comment obtenir des résultats merveilleux

Entre la chevelure et le crâne existe une enveloppe de tissu vivant dans laquelle les cheveux prennent leur racine. L'habitude de porter des chapeaux trop étroits resserre la chevelure contre la boîte crânienne, et par conséquent toute vie est détruite dans la racine des cheveux et ils tombent. Le même fait se présente chez les personnes âgées. Le cuir chevelu se contracte, les racines des cheveux, écrasées entre le cuir chevelu et la boîte crânienne, ne sont plus alimentées ; alors les cheveux meurent, tombent, et vous devenez chauve. Le massage réagira contre ce resserrement du cuir chevelu, mais il est généralement pratiqué de telle manière qu'il fait plus de mal que de bien. Ne frottez jamais le cuir chevelu, car en agissant ainsi vous cassez les cheveux. Pressez les doigts des deux mains fortement contre votre tête, remuez simplement l'épiderme doucement de haut en bas et de droite à gauche ; de cette manière le cuir chevelu restera souple, élastique, et réagira ainsi contre une des principales causes de la calvitie. Pour alimenter la racine des cheveux et leur rendre la vie, leur souplesse et leur brillant, un tonique composé de 50 grammes d'alcool à 90°, 7 décigrammes de menthol cristallisé, 30 grammes de Lavone de Compostel et 15 grammes d'eau s'impose. Les constituants de ce tonique peuvent être obtenus facilement, mais la plupart des pharmaciens l'ont déjà tout préparé dans des flacons à asperser. Sous cette forme le produit est appelé : Lotion Lavone ; cette lotion est tellement efficace, qu'avec chaque flacon le préparateur donne une garantie écrite que vous serez satisfait ou que votre argent vous sera rendu. Vous pouvez donc essayer cette remarquable lotion à son risque. Servez-vous largement de la Lotion Lavone soir et matin ; faites alors un massage de quelques minutes, comme il est indiqué ci-dessus, et dans très peu de temps vous ne verrez plus aucune trace de pellicules ou de petites peaux qui se détachent. Vos cheveux deviendront épais, longs et brillants, et de nouveaux cheveux commenceront à pousser.

CINZANO
VERMOUTH

FUELLETON D'EXCELSIOR DU 11 MAI 1916

La Rose de Provins

ROMAN

PAR

M^{me} Claude LEMAITRE

CHAPITRE VI

Restée seule avec sa mère, Monette attendait des remontrances. Mais Clotilde ne mentionna même pas le délit, elle entra simplement au logis suivie de sa fille.

Mme Durand de Bland ne grondait pas la délinquante pour une heure de bavardage avec un homme qu'elle déclarait sans importance.

CHAPITRE VII

Didier Durand... de Bland par sa femme, se rappela bientôt d'une façon très précise aux dames de Provins.

Il écrivit à Clotilde qu'il prendrait prochainement un jaquet qui le ramènerait en France. Il voulait, disait-il, être dans une situation nette et rompre avec le passé, et demandait à sa chère Clotilde « de bien vouloir rendre légale leur séparation ». Un divorce arrangé à l'amiable lui permettrait de refaire sa vie et d'épouser la millionnaire américaine dont il était épris. Pour prix de cette complaisance, il promettait de doter Monette et d'abandonner à sa femme les honneurs de la

BLOC-NOTES

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. M. Hikokichi Ijima, le nouveau ministre du Japon à Rome, a été reçu en audience particulière par M. Sonnino.
— On annonce de Madrid que S. Exc. l'ambassadeur des Etats-Unis en Espagne, et Mme Willard ont donné un dîner en l'honneur du président du Conseil et de la comtesse de Romanones. (New-York Herald)

INFORMATIONS

— Le général commandant le 3^e corps d'armée cite à l'ordre du corps d'armée du 4 avril 1916 l'aspirant Henri-Louis-Georges Laveillon en ces termes : « Le 10 mars, a fait preuve, dans le commandement de sa section au feu, des plus belles qualités de courage et de fidélité au devoir. Sous un bombardement exceptionnellement intense de gros calibre, s'est constamment rendu, à découvert, d'une pièce à l'autre, excitant le courage de chacun et maintenant, dans son unité le calme, le sang-froid ainsi que la précision du tir. »

MARIAGES

— Au château de Macey a été béni dans l'intimité, le mariage de Mlle Edith de Beaudrap, fille du capitaine de Beaudrap et de Mme, née de Carqueray, avec le lieutenant Robert de Beaudrap, du 6^e cuirassiers, fils du général Jules de Benoist et de Mme, née de Morhange.
— On annonce le prochain mariage de Mlle Elisabeth de Loys, vice-présidente des jeunes filles royalistes de Touraine, fille de M. de Loys, avec le vicomte de Grimaud.

NAISSANCES

— La vicomtesse Robert de La Tullaye est mère d'un fils appelé Gilles.
— Mme Charles du Plessis-Vaudière a mis au monde un fils : Henri-William.
— Mme Ambroise Goupy, née Perquer, a donné le jour heureusement à un fils qui a reçu le nom de Louis-Pierre.

DEUILS

— Mercredi 10 mai, dans la plus stricte intimité, un service a été célébré dans la chapelle Saint-Louis, à Saint-Thomas-d'Aquin, à la mémoire de Jean Noiret, sergent mitrailleur, chef de section au 1^{er} de ligne, déjà blessé grièvement deux fois, décoré de la croix de guerre, tombe glorieusement le 25 avril 1916, à l'âge de vingt et un ans, dans la région de Verdun. Il était le frère de Paul Noiret, adjudant au 24^e d'infanterie, tombé vaillamment à la tête de sa section à l'âge de vingt-quatre ans, le 17 septembre 1914, au combat de Loivre (Marne).

Nous apprenons la mort :

— De M. Arthur Legrand, député de la Manche, ancien maître des requêtes au Conseil d'Etat, vice-président du comité plébiscitaire, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à quatre-vingt-trois ans ;
— De Mme veuve Lapeyrie, décédée à l'âge de cinquante-deux ans, fille de M. Eugène Reynis, vice-président de la presse catholique et monarchique des départements ;
— De M. Ribet, député de l'Ariège, conseiller général et maire d'Aspet, décédé à l'âge de cinquante-sept ans ;
— De M. Cavalié, ancien député du Tarn, décédé à quatre-vingt-six ans, notaire à Albi ;
— Du docteur Paul Redard, médecin principal, chef du service de santé de la place de Cannes, médecin en chef des Chemins de fer de l'Etat, ancien chef de clinique chirurgicale de la Faculté de Paris, officier de la Légion d'honneur, décédé à Cannes ;
— Du sous-lieutenant au 13^e d'artillerie Edouard Rouillard, élève à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures, décoré de la croix de guerre, mort pour la France le 22 avril.

La Bourse de Paris
DU 10 MAI 1916

Les transactions se sont raréfiées aujourd'hui encore, et, à peu d'exceptions près, les cours se retrouvent à un niveau très voisin de celui de la veille. Du côté de nos rentes, le 3 0/0 vaut toujours 73 et le 5 0/0 s'inscrit à 88 au lieu de 87,05. Peu de changement également aux fonds étrangers sur l'Extérieure, que nous laissons à 95,30 contre 95,35 hier ; Russes non traités.

C'est le calme qui domine dans le groupe des établissements de crédit, où la Banque de France se raffermi à 4.825. Parmi les grands Chemins français, notons l'avance du Nord à 1.375 et la bonne tenue de l'Ouest à 725. Lignes espagnoles irrégulières.

guerre. Il accepterait tous les torts et il acquitterait tous les frais du procès.

Didier avait signé cette lettre d'un large Durand de Bland dûment paraphé, car, déposant la femme, il entendait toutefois garder le titre. Il voulait apporter cette valeur mobilière sur son second contrat de mariage, n'ayant peut-être rien d'autre à y stipuler.

Les relations parisiennes dont il se vantait volontiers, son esprit ironique, sa méche en volute subjuguèrent la belle Dorothy Chelley, citoyenne de New-York.

Mais le vœu de divorcer qu'exprimait Didier dans un style plutôt badin, tant il trouvait la chose naturelle, scandalisa Clotilde au dernier point. Cette déclaration, à défaut d'un autre mérite, la sortait de l'état de loup ou elle vivait depuis quelques années. Le mari ne tourmentait plus cette belle femme par son indifférence et par ses dédains : elle avait cessé de souffrir et en même temps de vivre.

Ainsi ce Didier qu'elle avait épousé au prix d'une mésalliance et qui l'avait ruinée, délaissée, abandonnée, avait résolu de porter au comble tant d'outrages en divorçant !...

Il voulait donc l'atteindre ainsi dans ses convictions, auprès de ses amis, car la religion de Clotilde et le monde auquel elle appartenait défendaient de légaliser de la sorte les désaccords conjugaux.

Se résignerait-elle à subir cette humiliation suprême ?

Didier, bien résolu à se libérer, saurait la contraindre à la séparation. Elle le connaissait ; si elle s'avisait de lui résister, il susciterait des cas de divorce sans réplique ; au besoin, il provoquerait un scandale. Didier était sans scrupules, elle le savait, et quand il entendait faire triompher sa volonté, il montrait l'aplomb du brigand et l'a-

Les cuprifères enregistrent quelques nouvelles, notamment le Rio, qui passe à 1.775.
En banque, le seul mouvement intéressant est celui de la Bakou, qui progresse à 1.378.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,27 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 214 ; Petrograd, 189 1/2 ; New-York, 594 ; Italie, 91 1/2 ; Barcelone, 580.

LA VOLONTÉ ET LA METHODE ASSURENT LE SUCCES

Si vous avez volonté, nos pratiques et méthodes vous donneront en 3 mois formation professionnelle complète, un sténo qui vous ouvrira accès immédiat à situations d'avenir. En 3 mois, par leçons altern. avec différents prof. Londres vous parlerez anglais aussi couramment qu'après séjour d'un an en Angleterre. Situations procurées gratuitement. Ecole Pratique, 45, rue de Rennes, 45 (pr. St-Germain-des-Près).

LE SULFATE DE CUIVRE MANQUE
LE TRINIDEM NE MANQUERA PAS

Les nombreux viticulteurs ayant remis des ordres de Trindem n'en manqueront pas. Un certain retard sera produit devant l'affluence des ordres, bien que les Usines du Colombier marchent jour et nuit, mais des milliers de kilos s'expédient quotidiennement.

La nouvelle usine électrique d'acide sulfureux permettant la combinaison à l'état naissant de l'anhydride sulfureux avec le formol réfrigéré donnant l'acide méthanal sulfureux, invention essentielle et base du Trindem, fonctionne depuis quelques jours sans interruption.

A partir de fin mai, l'Usine du Colombier mettra en vente le Sans-Cuivre-Bordelais, ou di-méthanal sulfureux de fer également à base d'acide méthanal sulfureux. Comme le Trindem, le Sans-Cuivre-Bordelais dont le prix de revient n'atteint pas 1 franc par hectolitre de 225 litres, supprimera et remplacera à la fois les sulfures, sulfatages, insecticides et sulfures, permettant, étant préventif, curatif, mouillant et adhésif, de sauver sa récolte, de faire plus et de mieux son vin.

Le sulfate de cuivre sera de plus en plus rare et cher, il est prudent d'essayer un réactif qui le supplée avantageusement en évitant l'action perméable du cuivre sur nos vins.

Pour tous renseignements, sur le Trindem et le Sans-Cuivre-Bordelais, écrire à notre confrère Fautz Nevezin, enotecnicien à Caudéran.

SAVON TRICAP
SANS RIVAL

POUR BLANCHIR ET ADOUCIR LA PEAU



FUMEURS DE PIPE Demandez dans les bureaux de tabac le bouchon d'allumage "ROSALIE" absorbant la nicotine

Dépôt : 15, rue Parrot, 0 fr. 20 le cahier de 60 feuilles

TAILLEURS

réclame : ROSES depuis... 120 fr. 120 fr. BLOUSE redant... 50 fr. BLANCHARD, 3, Faub. St-Honoré.

VICHY L'HOTEL MAJESTIC
et ses nombreuses annexes
assurent à leurs hôtes
LE MAXIMUM DE CONFORT

Le gérant : VICTOR LAURENCHAT

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volument.



AGRÉABLES SOIREEES
DISTRACTIONS des POILUS
PREPARANT à FETER la VICTOIRE
Catalogue (Envoi gratis),
par la Société de la Gaité Française,
65, r. du Faubourg St-Denis, Paris (10^{ème}).
Fables, Physique, Amusements, Propos Gais,
Anecdotes, Hypocritisme, Sciences occultes, Chansons et
Monologues de la Guerre, Hygiène et Beauté. Librairie spéciale.

RÉCITS DE COMBATTANTS

(Librairie PLON)

EN CAMPAGNE. Impressions d'un officier de légère,
par Marcel Dupont.
ETAPES ET COMBATS. Souvenirs d'un cavalier devenu
fantassin, par Christian Mallet.
DURAN A ARRAS. Impressions de guerre d'un officier
d'Afrique, par Henry d'Estre.
MA PIECE. Avec une batterie de 75. Souvenirs d'un
canonnier, par Paul Lintier.
AUX MAINS DE L'ALLEMAGNE. Journal d'un grand
blessé, par Ch. Hennebois.
IMPRESSIONS DE GUERRE DE PRETRES SOLDATS,
recueillies par L. de Grandmaison.
LA BELGIQUE HEROIQUE ET VAILLANTE. Récits de
combattants, recueillis par le baron G. Buifin.
LES VAGABONDS DE LA GLOIRE. Campagne d'un croi-
seur, par René Milan.
Chaque volume : 3 fr. 50.

POITRINE

Croûtes, Beurre, Vermorel et Remède par
la préparation SVELTA, sucre cassé, 3 fr. 50.
Mons. Petrus, 12, rue des Martyrs, Paris (Nelson).



Tuto Unifié, Rente Autr.-Hongr. Bulg.
Achète au comptant coupons. Simon, 49, rue La Fayette.

Si vous voulez avoir le
Produit Pur, prenez

l'Aspirine
"Usines du Rhône"

Le Tube de 20 comprimés..... 1 fr. 50
Le Cachet de 50 centigrammes : 0 fr. 20
EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES
Gare : 89, Rue de Miroir, PARIS

Pour Maigrir

PILULES GALTON, le meilleur amaigrissant

COMPOSITION EXCLUSIVEMENT VÉGÉTALE. — PAS D'ŒUF NI DÉRIVÉS D'ŒUF.

Reduction des Hanches, du Ventre, du Double-menton. — Disparition de la graisse superflue.
La Boîte avec instructions 5.25 (contre remboursement 5.50). J. RATIE, ph^{ie}, 45, Rue de l'Échiquier, Paris.



Demandez les

PRODUITS ERASMIC

CE SONT LES MEILLEURS

Savons de Beauté..... Fr. 1.00 le pain.
Savons pour la Barbe..... Fr. 1.25 et 0.75 le tube.
Savons dentifrice..... Fr. 1.00 la boîte.
Poudre de talc..... Fr. 1.50
Poudre de riz..... Fr. 2.95
Parfums : Fr. 10.00, 5.00 et 2.25 le flacon.

En vente partout : Pharmacies, Parfumeries, Bazaars, Coiffeurs,
Herboristes, etc.

VOULEZ-VOUS ÊTRE CONVAINCU ?
FAITES UN ESSAI

C^{ie} ERASMIC, Paris, 15, rue du Temple



AUTO-LEÇONS BREVETS civil,
militaire sur ses
autos luxe. Portait examen 10 fr.
Maison 1^{re} ordre, George, 77, av^e
Gde-Armée, à côté M^{me} Peugeot.

VIN FIN DE CRU, 1811, 1^{er} vol. 84 fr (En 6.30)
VIEUX de 1775 le B^{is} - Moumoux 1^{er} 65
FROMONT, Villenanche-Beaulieu (Rhône).

PROSTATE ET MALADIES DES VOIES URINAIRES

La méthode spéciale de la Clinique et du Laboratoire
Urologique de Paris (8, rue du Faubourg-Montmartre)
pour la cure des maladies de prostate, urètre, vessie, a
acquis une réputation mondiale justement méritée. Ce
succès sans précédent, en ce qui concerne la guérison
de ces redoutables affections si communes et si répân-
dus, n'a nullement lieu de surprendre. Il faut tenir
compte, en effet, que cette nouvelle méthode curative,
basée sur des données scientifiques extrêmement sé-
rieuses, est le résultat de dix années d'observation et de
travaux ininterrompus portant spécialement sur les
maladies de prostate, urètre, vessie (prostatite, hyper-
trophie de la prostate, urétrite, inflammation, conges-
tion, engorgement, besoins fréquents, infection, rétén-
tion, etc.).

La puissance efficace et la haute valeur de cette mé-
thode ne sont plus à démontrer aujourd'hui, sa supé-
riorité sur tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour pour
la guérison de ces pénibles affections est incontestable
et pleinement prouvée. Elle est absolument inoffensive
et facilement applicable par le malade seul sans perte
de temps.

Rappelons que le Laboratoire Urologique de Paris,
8, rue du Faubourg-Montmartre, répond gratuitement
aux demandes de consultations qui lui sont adressées
par lettres détaillées ou par les malades qui se pré-
sentent.

Les Maladies de la Femme

Toutes les Maladies dont souffre la
Femme proviennent de la mauvaise cir-
culation du sang. Quand le sang circule
bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac,
le cœur, les reins, la tête, n'étant pas
congestionnés, ne font point souffrir.
Pour maintenir cette bonne harmonie
dans tout l'organisme, il est nécessaire
de faire usage, à intervalles réguliers,
d'un remède qui agisse à la fois sur le
sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

Jouvence de l'Abbé Soury

peut remplir ces conditions, parce qu'elle
est composée de plantes sans aucun poi-
son ni produits chimiques, parce qu'elle
purifie le sang, rétablit la circulation et
décongestionne les organes.

Les mères de famille font prendre à
leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury
pour leur assurer une bonne formation.

Les dames en prennent pour éviter les
migraines périodiques s'assurer des
époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de Maladies
intérieures, Pertes blanches, Métrites,
Fibromes, Hémorragies, Tumeurs, Can-
cers, trouveront la guérison en em-
ployant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent
les accidents du
RETOUR D'ÂGE
doivent également
faire une cure avec la
Jouvence de l'Abbé Soury
pour aider le sang à
se bien placer, et évi-
ter les maladies les
plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury

3 fr. 75 le flacon dans toutes les Pharmacies,
4 fr. 35 franco ; les 3 flacons, 11 fr. 25 franco
contre mandat-poste adressé Pharmacie
Mag. DUMONTIER, à Rouen.

(Notice contenant renseignements gratuits) 81

le cadre de la correspondance de l'hôtel pendant
une semaine. Didier eût volontiers laissé quelque
temps de plus le pli, tant il présumait sans inté-
rêt son contenu et flatter l'étalage de l'enveloppe.
Cependant il prit la missive et il l'ouvrit avec
empressement, politesse touchante qu'il dédiait à
la belle Clotilde. Hélas ! dès les premières lignes
un soupir mortel confondit ce zèle et il remit au
soir la fin de sa lecture.

— Ce sera pour m'endormir, murmura-t-il en
soufflant un bâillement prémonitoire.

Dois-je vous dire que pour sa première sortie
dans Paris Didier se rendit à la Bourse ?

A la Bourse où il avait régné, où il avait perdu
la fortune de Clotilde, où il retrouverait, du
moins il l'espérait, les émotions dont il était
frappé.

Quelles délices éprouva le financier quand il
fut reconnu par d'anciens collègues et quand des
mains se tendirent vers lui ! Il pensa qu'il n'avait
pas vieilli et il en fut très heureux.

Jeune et alerte, avec son toupet frisé et ses
yeux brillants, Didier était un peu un héros des
bourses de l'activité... Ayant gardé des intelligen-
ces dans la place, il s'était fait précéder par l'ex-
cellente réputation d'avoir refait sa fortune et
celle d'être le fiancé d'une milliardaire américaine.

Ses créanciers, ceux qu'il avait frustrés quel-
ques années plus tôt en leur allouant un maigre
taux pour cent sur sa dette, disaient de lui :
« C'est un grand homme », avant toute certitude
de règlement définitif.

Le succès, quand il est ainsi obtenu au loin,
semble à une conquête. Il honore celui qui l'a
conquise et ne porte pas ombre à des concu-
rents jaloux.

Snowdoot, un grand financier hollandais aux
attachés internationales, appela devant plusieurs

de ses collègues, et non des moins cotes, Didier
Durand « mon cher ami ».

Cette camaraderie affirmée en public valait un
brevet de fortune.

Après cette « reconnaissance » par un pair no-
toire, Didier eût pu ordonner à un agent de
change ou à un coulisier un achat à terme sans
déposer de somme de couverture : son ordre eût
été exécuté. Mais il ne demanda rien de pareil.
Qu'avait-il à faire avec de maigres profits de
spéculation ?

Il voulait, grâce à l'argent de Dorothy Chelley,
fonder un vaste établissement de crédit qui drai-
nerait dans ses coffres l'ancienne épargne fran-
çaise, celle qui se cache dans les bas de laine
paysans. Il désirait prendre les écus et les louis
d'or enfouis dans les vieilles armoires qui exha-
lent, quand on les ouvre, un parfum de pomme
moisie. L'argent n'a pas d'odeur et il y a parfois
un intérêt social à l'arracher des mains des thé-
saurisateurs pour le faire circuler et le faire ser-
vir à l'industrie et au commerce.

Didier Durand de Blaud assignait ainsi une no-
ble tâche à son art d'extracteur et de manieur
de capitaux. Il avait déjà fait ses preuves et dis-
persé une somme respectable d'économies de pé-
tites gens.

De tels agissements n'entraînent pas le mépris
des boursiers. Il y a un cas où un financier peut
se ruiner sans perdre l'estime de ses collègues les
gens d'affaires. C'est quand il a entraîné suffisam-
ment de souscripteurs crédules dans ses pertes.
Les concurrents savent qu'il a travaillé pour eux
et qu'ils profitent tous d'un argent soutiré des res-
serves de l'épargne et jeté sur les glissières de
l'agiotage.

Didier savourait encore cet accueil bienveillant

landis qu'il rentrait à pied, promenade hygiéni-
que, au Magit.

Il se fit servir un dîner léger, viande rôtie et
légumes verts, et résolut de mettre de suite au
clair la question de la correspondance intime.

Son premier soin fut d'écrire à Dorothy, sa belle
de New-York. La lettre fut d'un amoureux impa-
tient de revoir son amie.

Il avait quitté avec inquiétude sa fiancée. Il
craignait la versatilité d'humeur d'une créature
aussi gâtée, et il ne se fût pas pardonné de laisser
échapper cette proie superbe.

Heureusement pour ses projets d'union, Doro-
thy avait le désir très vif d'habiter Paris fascina-
teur et d'y être reçue dans le monde auquel ap-
partenait certainement M. Durand de Blaud.

D'autre part, Didier le pensait, ses manières, sa
prestance, subjuguèrent la folle Américaine.

Il y avait entre ces deux êtres certaines affini-
tés. Ils étaient l'un comme l'autre de la race des
pirates, gens d'affaires et d'aventures qui font un
certain effet dans la société cosmopolite habituée
des villes d'eaux et des hôtels-palaces. Ils s'étaient
reconnus à l'allure, aux propos.

Ils avaient tous les deux un passé trouble, dont
ils ne parlaient pas volontiers. Didier avouait qu'il
était un gentilhomme ruiné une première fois
dans des spéculations hasardées, mais il disait
avoir refait sa fortune en Amérique. Dorothy par-
lait de ses immenses revenus sans jamais s'éten-
dre sur leur origine.

S'aimaient-ils ?

Et pourquoi pas ?

(A suivre.)

Une belle brochette de rats de tranchées



La chasse aux rats continue à être l'un des sports favoris de la tranchée. C'est à qui ajoutera au tableau, et chaque jour la chasse est fructueuse. L'industrie du tannage des peaux recrute toujours de nouveaux artisans.

Le sauvetage d'un piano à Verdun



Verdun continuant à servir de cible aux artilleurs ennemis, de courageuses équipes de pompiers s'emploient à circonscrire les foyers d'incendie et à sauver les meubles des habitations — qui

Le sport des mutilés de guerre



LA COURSE



LE SAUT EN HAUTEUR

Une impressionnante démonstration de la perfection des appareils créés pour suppléer aux membres des mutilés de la guerre vient d'être faite à Rochampton (Angleterre). On y vit un certain nombre de Tommies, pourvus de jambes artificielles, courant et sautant, et couvrant, à la course, des distances invraisemblables, bien que formellement contrôlées par un jury de professionnels du sport et de spécialistes de la prothèse.